

Chapitre 2:

Les États-Unis de la première guerre mondiale

à la grande crise (1917 — 1929).

Ce chapitre conte l'entrée des États-Unis dans le statut de puissance mondiale dominante reconnue par tous, à l'exception du serteur de la diplomatie. Je présenterai d'abord le rôle de l'Amérique dans la première guerre mondiale, puis je ferai un tableau de l'Amérique des années 1920, la première période où l'Amérique s'imposa au monde comme un modèle, où l'Amérique sembla figurer l'avenir du monde, où un monde nouveau sembla se fabriquer en Amérique. C'était en partie une illusion, comme le montra la période suivante, mais en partie seulement, car la société de consommation et la société des médias sont bien nées en Amérique dans les années 1920, et ont survécu à la grande crise des années 1930. C'est pourquoi l'essentiel de ce tableau sera consacré à la société et aux modes de vie; il sera construit à partir des images contrastées que l'Amérique avait alors à l'étranger, en France notamment.

I-L'Amérique face au premier conflit mondial (1914-1920).

A) De la neutralité à l'engagement en Europe (1914-1916).

Malgré leur puissance, les États-Unis n'appartenaient pas au "concert des nations" européennes, ni à aucune alliance; de ce fait, en 1914 ils ne se trouvèrent pas engagés dans le conflit paneuropéen. Le 4 août 1914, Wilson proclama solennellement la neutralité absolue de son pays: dans les meilleurs traditions isolationnistes, les affaires de l'Europe, ce continent du cynisme où le droit et la morale étaient sans cesse bafoués, étaient censées ne pas concerner l'Amérique.

Mais, dès le début, les États-Unis furent rattrapés par la réalité: ils étaient trop engagés dans les affaires de l'Europe pour ne pas souffrir du conflit, pour ne pas devoir y prendre parti — le monde réel est rarement celui des idéologues: en l'occurrence, le poids économique des États-Unis les força à s'engager politiquement. Fin 1914, le Japon s'empara des bases allemandes en Chine et prétendit se faire reconnaître une hégémonie commerciale dans ce

pays; il fallut de longues négociations pour aboutir, en 1917, à la réaffirmation du principe de la porte ouverte. Surtout, en Europe les États-Unis, dont les milieux d'affaires n'entendaient évidemment pas rester à l'écart des immenses profits occasionnés par le conflit, avaient des liens économiques anciens et étroits avec leur ancienne métropole et par ailleurs "entrepôt du monde", le Royaume-Uni. La guerre européenne se révélant plus longue que prévu, la maîtrise des mers par la Grande-Bretagne aboutit très vite à resserrer les liens entre les États-Unis et les puissances de l'Entente, qui se trouvaient être riveraines de l'Atlantique; **la santé économique de l'Amérique dépendait de plus en plus du commerce avec l'Entente** dans la mesure où les liens avec les puissances centrales étaient à peu près interrompus¹. Washington ne protesta guère lorsque les Britanniques se permirent de fouiller les bateaux neutres en haute mer, de placer sur liste noire les firmes américaines qui conservaient des liens avec les Empires centraux.

De toute façon, **la neutralité de l'Amérique penchait inexorablement vers l'Entente** pour des raisons autres qu'économiques, et plus sérieuses que de simples questions d'intérêts. Les liens culturels avec le Royaume-Uni étaient anciens et profonds (il y avait longtemps que les conflits armés entre les deux pays, dont le dernier datait de 1814, avaient été oubliés au profit de la communauté de culture et de la coopération économique); ceux avec la France, quoique moins étroits, étaient réels; et dès le début l'opinion américaine était plutôt favorable à l'Entente, perçue comme plus proche des idéaux démocratiques américains malgré la présence en son sein de la Russie tsariste (et l'agressivité du nationalisme français). Il y avait évidemment des exceptions, notamment les Américains d'origine allemande et les membres de certaines nations opprimées en Europe par l'Angleterre — les Irlandais — ou par la Russie (les Juifs, les Polonais, les Baltes); surtout, ces passions ne signifiaient pas pour autant que l'opinion publique américaine souhaitât un engagement militaire.

La distorsion originelle de la neutralité américaine s'aggrava lorsque l'Allemagne se lança dans la **guerre sous-marine**, pour mettre fin à la suprématie maritime du Royaume-Uni: les États-Unis, outrés par ces manquements au droit international, subirent forcément des pertes (ainsi le torpillage du Lusitania, un paquebot britannique qui venait de New York, coûta la vie à 1.200 civils, dont 128 Américains, le 7 mai 1915, et fit beaucoup pour faire évoluer l'opinion publique américaine). Dès 1916, le Congrès prit la précaution de faire passer l'armée de terre de 75.000 à 220.000 hommes, et releva l'impôt sur le revenu pour faire face à d'éventuelles dépenses de guerre. Lorsqu'en janvier 1917 l'Allemagne annonça qu'elle coulerait tout navire surpris dans la zone de guerre, qu'il fût ennemi ou neutre, l'intervention américaine devint

¹ Les liens financiers ne le furent pas totalement: avant la déclaration de guerre les États-Unis prêtèrent 300 millions de dollars aux Empires centraux, contre 2,5 milliards à l'Entente. Remarquez au passage que ce fut dès avant leur engagement armé dans le conflit que les États-Unis devinrent les créanciers de l'Europe.

inélucltable — tout commerce transatlantique était désormais impossible: à très court terme les États-Unis risquaient une crise économique grave, et, à long terme, le danger majeur était l'effondrement de tous les codes de conduite interétatique élaborés au XIXe siècle, et notamment la fin de la liberté des échanges maritimes. L'Allemagne savait bien du reste qu'elle provoquait Washington, mais elle considérait qu'une intervention américaine dans le conflit était inévitable de toute façon, et elle espérait gagner le conflit en Europe en asphyxiant l'Entente avant que les États-Unis n'y fissent parvenir leurs troupes et leur matériel. Par ailleurs, en mars 1917 le Tsar abdiqua: l'Entente était désormais une coalition de démocraties.

Dans ce contexte **l'attitude de Wilson changea assez vite**: ce fut lui, et lui seul, qui "pilota" le changement d'attitude de son pays face au conflit. Peu à peu il en vint à considérer le conflit comme une occasion unique de provoquer dans le monde une transformation salutaire (et par ailleurs favorable aux intérêts de l'Amérique), d'imposer aux puissances européennes affaiblies les vertus américaines de paix et de liberté dans les domaines politique aussi bien qu'économique; de susciter la création d'une Ligue des nations qui réglerait les problèmes internationaux sans passion, par la concertation et la raison, "à l'américaine". Il développa cette dernière idée devant le Sénat dès janvier 1917. Très longtemps cependant, Wilson, quoique plutôt plus proche des démocraties de l'Entente que des régimes autoritaires des Empires centraux, resta persuadé que le meilleur moyen pour atteindre ces résultats était la neutralité de l'Amérique (et une paix sans victoire en Europe). En 1916 il se fit réélire avec un slogan pacifiste: « il nous a maintenus en-dehors de la guerre! ». C'était cinq mois avant l'entrée dans le conflit... Il fallut de fortes pressions des milieux d'affaires pour le faire changer d'avis.

Saisissant le prétexte d'une série de manœuvres allemandes au Mexique, supposées menacer l'intégrité territoriale des états-Unis, **le Congrès déclara la guerre aux Empires centraux le 6 avril 1917**. L'Amérique de Wilson entra donc en guerre au nom de la doctrine Monroe, des droits des neutres et de la liberté des mers, au nom aussi d'une conception toute nouvelle des relations internationales, tout imprégnée de morale: la *Realpolitik* européenne avait fait faillite, la paix future serait fondée sur la coopération internationale, sur le recul des impérialismes et sur l'établissement de la démocratie partout dans le monde. C'était tout autant une croisade morale qu'un combat pour les intérêts de l'Amérique — en tout cas, Wilson ne voyait pas la différence: l'Amérique, démocratie supérieure, n'était-elle pas riche et heureuse? Pourquoi ce qui marchait pour elle ne marcherait-il pas pour le monde? L'opinion ne rechigna guère, persuadée que la victoire serait immédiate et facile. Pourtant elle n'avait pas été consultée: ces idées étaient celles de Wilson seul.

B) L'Amérique en croisade (1917-1918).

Durant ces quelques mois, pour la première fois les États-Unis se trouvèrent au centre de l'activité politique internationale; ils y entrèrent sous le signe de la suprématie et de la victoire.

À l'intérieur, la **mobilisation du pays** se traduisit tout d'abord par la mise en place d'une coordination de l'effort de guerre par l'intermédiaire de l'État fédéral. Un Conseil de la Défense nationale coordonnait tout une série d'agences¹, dont le plus important était le *War Industries Board* (fondé à l'été 1917, il fonctionna réellement à partir du printemps 1918, sous la direction d'un financier, Bernard Baruch). Il veillait à la fourniture des produits nécessaires à l'armée américaine et aux armées alliées; pour cela, il règlementait la production, fixait les prix, répartissait les contrats, tentait de promouvoir la standardisation des produits pour éviter les gaspillages, et encourageait même les ententes entre entreprises (la législation anti-trusts fut mise entre parenthèses). Un autre bureau s'occupait de l'acheminement du pétrole et du charbon. Un autre encore administrait les chemins de fer, uniformisant les horaires et modernisant le matériel; mais les entreprises ferroviaires restèrent privées (Wilson ne procéda à aucune nationalisation; les entreprises firent même de respectables profits). Enfin une *Food Administration* s'occupait d'augmenter la production d'aliments pour l'Alliance, céréales, viande et sucre notamment: en un an et demi les exportations américaines de produits alimentaires triplèrent. Pour cela, il fallut fixer les prix des céréales, en garantir d'autres, acheter entièrement certaines récoltes (de sucre notamment), et aussi rationner la consommation.

Les progressistes croyaient rêver: jamais dans leurs programmes ils n'avaient osé aller si loin... Cela reposait évidemment sur une équivoque: pour Wilson et pour son cabinet il s'agissait de mesures provisoires destinées à affronter une situation d'urgence, absolument pas de modifier en profondeur et à long terme l'organisation de l'économie américaine. Le directeur de la *Food administration* n'était autre que Herbert Hoover, futur Président républicain et défenseur acharné du laissez-faire en 1929-1931... Beaucoup des leçons de cette brève **expérience dirigiste** furent reprises à l'époque du New Deal, avec d'ailleurs (au départ tout au moins) une philosophie assez comparable: Roosevelt voulait organiser la mobilisation de l'économie pour faire la guerre à la crise, non pas transformer l'Amérique.

Il y eut également des **mesures sociales**, dont il est difficile de dire si elles obéissaient à de réelles convictions progressistes (elles avaient figuré dans les programmes des progressistes des années 1900) ou si elles n'étaient pas plutôt destinées à acheter la paix sociale. La journée de huit heures fut instaurée dans de nombreuses usines qui travaillaient pour le gouvernement

¹ Aux États-Unis, les "agences" sont en quelque sorte l'équivalent de nos secrétariats d'État.

fédéral. Le gouvernement institua un *National War Labor Board* chargé d'arbitrer les conflits entre le patronat et les syndicats: l'A.F.L. joua le jeu et se renforça (elle passa de 3 à 4 millions de membres de 1916 à 1919), tandis que les I.W.W. se montraient plutôt hostiles, par pacifisme. L'impôt sur le revenu des sociétés et des individus devint plus progressif, on instaura des taxes additionnelles sur les produits de luxe. Par ailleurs les salaires progressèrent, comme il est normal en période de forte activité économique.

La mobilisation eut aussi des conséquences plus négatives: comme en Europe (un peu moins sans doute) elle déboucha sur le **bourrage de crâne** et l'agressivité. Un Comité de l'Information publique se chargea de distribuer des tracts, d'organiser des conférences où l'on stigmatisait l'éternelle barbarie des "Huns"... L'esprit de croisade tourna parfois à la **xénophobie**: les dix millions d'Américains d'origine allemande, dont un quart en 1914 ne parlaient pas anglais, en furent victimes à l'occasion comme lorsque le chef d'orchestre allemand Bruno Walter, directeur de l'orchestre symphonique de Chicago, fut démis de ses fonctions. Théodore Roosevelt les traita de "Huns de l'intérieur"; l'enseignement de la langue allemande fut interdit dans certains comtés; dans l'Oklahoma, on brûla des livres allemands pour le 4 juillet... Des socialistes, des pacifistes furent jetés en prison (dont Eugène Debs, qui fut condamné à vingt ans de prison — il en sortit dès 1919). Un cinéaste fut condamné à 10.000 \$ d'amende et à dix ans de prison pour avoir, dans un film intitulé *Spirit of 1776*, dénoncé la barbarie anglaise... dans les treize colonies américaines! En 1919, statuant sur une affaire qui datait de la guerre, la Cour suprême en arriva à justifier la restriction de la liberté de parole lorsque « les mots sont de nature à créer un danger ».

Six semaines après la déclaration de guerre, le gouvernement fédéral imposa la conscription; elle ne suscita guère de protestations, même si les milieux religieux, les socialistes, et une bonne partie du Sud et de l'Ouest, étaient assez réticents — tout comme les Américains d'origine irlandaise ou Allemande, mais pour d'autres raisons dont ils n'osèrent pas faire étalage. Un candidat socialiste pacifiste rallia quand même 35% des voix aux élections municipales à Chicago en octobre 1917... C'est de ces années que date l'apparition d'une véritable armée de terre américaine.

En Europe, les **troupes américaines** jouèrent un rôle essentiel dans la victoire de l'Entente; pourtant, au départ, les États-Unis avaient prévu d'envoyer essentiellement du matériel (les Français, épuisés par les offensives Nivelle et par Verdun, les firent changer d'avis). Les premières troupes américaines débarquèrent dès le mois de juin 1917, commandées par le général **Pershing** (à qui l'on doit le fameux: « La Fayette, nous voici »); mais elles

commencèrent réellement à arriver en masse à partir du printemps 1918, à raison de plus de deux cent mille hommes par mois. En quelques mois les États-Unis parvinrent à aligner deux millions d'hommes en Europe, soit des effectifs supérieurs à ceux du Royaume-Uni, et à peu près les trois quarts de ceux de l'armée française!

Ce fut sur ces troupes fraîches, athlétiques et bien nourries, correctement entraînées malgré les difficultés inévitables dues à l'improvisation, que se brisa en 1918 la grande offensive de printemps des Allemands en Champagne; ce fut sur elles que s'appuya Foch pour lancer la contre-offensive décisive en octobre 1918. Les Américains n'eurent que **50.000 morts**. L'Amérique apporta aussi le renfort de sa flotte civile et militaire, l'approvisionnement de ses alliés; grâce à un usage massif des barrages de mines, elle gagna très vite la guerre sous-marine déclenchée par les sous-marins allemands, et rendit la maîtrise des mers à son allié britannique. Il faudrait aussi évoquer le renfort des **tanks** américains sur le front: pour la première fois, il était possible aux soldats de sortir des tranchées sans être fauchés par le feu des mitrailleuses adverses; et le rôle des États-Unis en matière d'approvisionnement alimentaire de l'Entente. En revanche, le rôle de l'Amérique fut moins décisif en matière de canons et d'avions, produits pour lesquels les industries européennes, massivement reconverties à la production de guerre depuis trois ans, avaient de l'avance.

L'Amérique bénéficia beaucoup économiquement de la guerre: elle vendit et prêta énormément aux différents belligérants, leur prit de nombreux marchés à l'extérieur de l'Europe. En 1920, les États-Unis assuraient 42% de la production manufacturière mondiale, plus que toute l'Europe réunie. Leur flotte marchande avait été multipliée par quatre, et ils assuraient un gros quart du commerce international, contre un cinquième en 1914: cela signifiait aussi que désormais, toute crise économique américaine était une crise mondiale. Ils avaient accumulé en quatre ans autant d'excédents commerciaux que de 1800 à 1914; ils détenaient la moitié des stocks d'or mondiaux et plus de dix milliards de dollars de créances d'emprunts à leurs anciens alliés.

C) L'Amérique face au règlement du conflit.

Constitutrice décisive à la victoire militaire de l'Entente, sortie victorieuse d'une guerre courte, peu meurtrière pour ses citoyens et qui n'avait pas dévasté son territoire, l'Amérique était sûre de son bon droit. En 1919, un proche collaborateur de Wilson affirmait: « Nous sommes la seule nation qui ait adopté une position complètement dépourvue d'égoïsme dans cette guerre. Tous les belligérants comptaient très franchement sur la répartition du butin, jusqu'à ce que le président Wilson hisse la bannière morale de l'Amérique. L'intention de notre pays a été d'aider le reste du monde et de lui rendre service ». Cette Amérique bouffie de bonne conscience

affronta pourtant en 1919-1920 l'**un de ses premiers grands échecs en politique extérieure**. L'idéalisme wilsonien, ou plus exactement la méconnaissance des réalités extérieures et le rêve d'un monde géré par la raison plutôt que par les rapports de force, se heurtèrent aux réalités européennes; et comme les États-Unis pesaient en Europe d'un poids bien moindre qu'en 1945, et que la menace bolchevique était encore lointaine, ils ne parvinrent pas à imposer leur volonté.

Au mois de janvier 1918, dans un discours devant le Congrès, Wilson avait présenté les principes qui, selon lui, devaient présider à la paix future: c'étaient les fameux "**Quatorze Points**". En voici la liste: diplomatie ouverte et multilatérale; liberté des mers; suppression des barrières économiques; désarmement; juste règlement des questions coloniales; évacuation par l'Allemagne des territoires occupés durant la guerre et restitution de l'Alsace-Lorraine à la France; réajustement des frontières italiennes, reconstitution de la Pologne et démantèlement des Empires austro-hongrois et ottoman selon le principe des nationalités (un peuple, un État) validé par des référendums; création d'une Société des Nations (c'était le dernier point). Sur le moment, les alliés des États-Unis semblèrent accepter de bon gré ce programme; la France émit cependant des réserves (elle estimait avoir droit à des réparations). Ce fut en référence implicite aux principes des Quatorze Points que l'on signa les armistices d'octobre-novembre 1918, puis que se tint à Paris, de janvier à juin 1919, la conférence de la Paix. Durant cette conférence, l'action de Wilson répondit aussi au désir d'**éviter de trop grandes frustrations aux puissances vaincues**, ce qui pouvait déboucher sur un nouveau conflit, et de **maintenir un équilibre entre les puissances continentales**, afin qu'aucune d'entre elles ne dominât le vieux continent. C'était la reprise d'un des objectifs traditionnels de la diplomatie britannique: les États-Unis succédaient au Royaume-Uni dans le rôle de grande puissance extra-continentale, soucieuse d'éviter le surgissement en Europe d'une puissance hégémonique qui pourrait remettre en cause leur domination. S'y ajoutait, en 1918, le désir de garder une Allemagne forte pour faire barrage au communisme.

Mais **les Quatorze Points comportaient quelques contradictions**; notamment concernant l'Alsace-Lorraine, promise à la France en l'absence de tout référendum, ce qui était contradictoire avec l'idée du droit des peuples à disposer d'eux-même — contrairement à ce que clamait la propagande nationaliste en France, il n'était pas du tout évident que les Alsaciens et les Lorrains germanophones se sentissent plus Français qu'Allemands! En tout cas, cela aurait demandé vérification... En fait, le principe des nationalités ne valait que pour les vaincus. De plus, **Wilson se faisait des illusions**, notamment sur la cohérence territoriale des différentes nations d'Europe centrale (dans certaines zones comme le Banat¹, coexistaient une dizaine de

¹ La région de Temesvár/Timisoara, aujourd'hui en Roumanie.

peuples dont aucun ne représentait plus du tiers de l'ensemble), et sur l'efficacité des référendums pour déterminer le rattachement de telle ou telle région à tel ou tel État-nation¹. De plus, **Wilson se heurta aux réalités de la diplomatie européenne traditionnelle** et notamment à la *Realpolitik* de Clémenceau, dont l'objectif était avant tout d'affaiblir l'Allemagne pour assurer la sécurité de la France. Pour tout arranger, **certains pays avaient reçu des engagements de l'Entente** au moment de leur entrée en guerre, en contradiction là aussi avec le droit des peuples.

De ce fait, la réalité des traités de paix ne correspondit que de très loin aux objectifs de Wilson. D'abord **les négociations furent secrètes** et les vaincus n'y furent pas invités. Ensuite, **Wilson dut accepter la responsabilité de l'Allemagne** et le principe des réparations, dont le montant n'était pas précisé (c'était signer un chèque en blanc à la France); les vainqueurs se partagèrent l'Empire colonial allemand dans la meilleure tradition du XIXe siècle. Le prétendu "droit des peuples à disposer d'eux-mêmes" déboucha, pour des raisons d'équilibre géopolitique continental, sur **la création de deux monstres multinationaux** non viables, la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie, qui s'effondrèrent au bout de vingt ans avant d'être restaurés tout aussi artificiellement en 1945 et d'exploser de nouveau en 1991-1993; il déboucha enfin sur **une série de nouveaux conflits armés** dans les régions où les traités ne satisfaisaient personne, notamment dans l'ancien Empire ottoman où les problèmes nationaux furent réglés en 1923 par un "nettoyage ethnique" général. D'autres incidents très graves eurent lieu du côté de la Baltique où les corps francs allemands tentèrent un moment de redessiner les frontières à leur goût, et dans l'Adriatique où le coup de force du poète nationaliste D'Annunzio aboutit à l'annexion par l'Italie de Fiume, une ville peuplée de Slaves du sud que Wilson avait absolument refusée à l'Italie. Enfin, toute négociation avec les bolcheviks en Russie se révéla impossible, d'autant plus qu'aucun gouvernement européen ne voulait les reconnaître, et là aussi le problème des frontières fut réglé par la seule force².

Seule la **Société des Nations** vit finalement le jour, mais dès le début il fut clair qu'elle serait très faible: il n'y avait pas de force armée internationale; l'Allemagne et la Russie étaient exclues, la Chine se tint à l'écart, scandalisée que le Japon eût hérité des possessions allemandes au Shandong; les protectorats n'y furent pas admis, c'est-à-dire que la S.D.N. reconnaissait les Empires coloniaux; surtout **Wilson dut promettre un traité d'assistance militaire à la France en cas d'agression allemande**: on en revenait déjà aux alliances bilatérales et contraignantes, et cette fois-ci l'Amérique s'était laissée entraîner dès le début dans ce piège...

¹ En Haute-Silésie, le jour du référendum, des Allemands arrivèrent par trains entiers pour voter; il faut en organiser un second, puis finalement partager plus ou moins arbitrairement la région entre l'Allemagne et la Pologne.

² Voyez le cours sur l'Allemagne, au chapitre 2, et le cours de Relations internationales, à la fiche P4.

Le projet de S.D.N. se heurta à l'opposition farouche d'une bonne partie de la classe politique et de l'opinion. Pendant la longue absence du Président, retenu par les négociations de paix en Europe, toute une campagne s'organisa contre elle et contre la politique wilsonienne d'intervention dans les affaires européennes; elle reprenait les thèmes les plus traditionnels de l'isolationnisme américain (le Président n'avait rien à gagner à s'occuper de ces affaires lointaines au lieu de se consacrer à l'Amérique; les Européens n'avaient qu'à se débrouiller, l'Amérique n'était pas concernée par la démocratie ou l'absence de démocratie en Europe, ni par les frontières des nations du vieux monde; enfin de nombreux Américains craignaient que le traité avec la France, ou la S.D.N., n'entraînent un jour leur pays dans une nouvelle guerre, moins justifiée que celle qui venait de s'achever). Beaucoup d'Américains ne comprenaient pas que la "croisade" de Wilson, pour laquelle du reste ils n'avaient pas voté, se terminât dans ces discussions de marchands de tapis, notamment avec les "militaristes" français (l'image de la France changea brutalement, en mal, au cours de la conférence de la Paix), qui, de plus, renâclaient à rembourser l'argent que les États-Unis leur avait prêté depuis 1915. Enfin, pour sauver la S.D.N., Wilson avait accepté d'écorner sérieusement un principe cher aux Américains, celui de l'anticolonialisme.

Berf, **l'idéalisme wilsonien se trouvait complètement déconsidéré**; même si on accueillit triomphalement les soldats de retour d'Europe, on ne rêvait plus en Amérique que de "retour à la normale", comme si l'épisode douteux de la guerre n'avait jamais eu lieu. Il n'y avait aucune tentation de devenir les gendarmes du monde: bien au contraire, au sentiment de la force nouvellement acquise se mêlait la volonté de se retirer le plus vite possible du guêpier européen. Par ailleurs, tous les "Américains à trait d'union" épousaient les frustrations de leurs patries d'origines; en particulier les Germano-Américains étaient exaspérés par le traitement finalement réservé à l'Allemagne, qui selon eux n'avait rien d'équitable ni de moral. Les républicains soufflaient sur le feu, menés par Henry Cabot Lodge, le président de la commission des Affaires étrangères du Sénat. **En novembre 1919 le Congrès rejeta le traité de Versailles**, à cause du pacte d'alliance contraignante avec la France qui y était inclus, **puis, en mars 1920, le pacte de la S.D.N.** À partir du moment où la première puissance mondiale n'y adhéra pas, cette organisation était condamnée à l'inefficacité: la pièce maîtresse de l'œuvre de Wilson était brisée¹.

D) Les difficultés intérieures de l'après-guerre.

¹ Sur les institutions et le destin de la S.D.N., voyez les éléments de cours sur les relations internationales, fiche n°1.

L'échec de Wilson en Europe eut de graves **conséquences intérieures**. Déjà, les démocrates avaient été sérieusement ébréchés aux *mid-term elections* de 1918; l'impopolarité de la politique extérieure du Président joua un rôle important dans la **défaite des démocrates à l'élection présidentielle de 1920**. Mais il y eut aussi d'autres causes, internes celles-là.

À son retour d'Europe, **Wilson tenta de poursuivre son œuvre intérieure**, dans la lignée de son premier mandat; en fait il en fut à peu près incapable, du fait des difficultés en tout genre dans lesquelles il eut à se débattre, mais aussi du virage répressif que prit sa présidence et qui le priva de l'appui, entre autres, des syndicats. Seule mesure progressiste (au sens européen) de la période, ce fut en août 1920, par le biais du XIXe amendement à la Constitution, que **les femmes reçurent le droit de vote** à l'échelon national (elles l'avaient déjà dans onze États de l'Ouest, dont le Wyoming depuis 1869, et à l'échelon local dans pas mal de comtés; une femme avait même représenté le Montana à la Chambre des représentants de 1917 à 1919). Les résultats déçurent les féministes: dans les années 1920 les femmes votèrent nettement moins que les hommes. **En matière économique, l'Amérique revint à la normale**: les agences fédérales de contrôle économique fermèrent leurs portes; les chemins de fer cependant demeurèrent sous le contrôle étroit d'une Commission de Commerce interétatique (I.C.C.), notamment pour ce qui concernait les tarifs, le financement, les dépenses et les fusions de compagnies.

Dans l'ensemble, contrairement à ce qui se passa en Europe, les États-Unis ne connurent pas de grave crise économique de reconversion dans l'immédiate après-guerre: la crise fut tardive et relativement peu violente. En 1919, l'économie américaine affrontait un autre problème, certes moins grave: elle était en état de **surchauffe**, c'est-à-dire qu'elle croissait trop vite et de manière désordonnée: conséquence habituelle de ce genre de situation, l'inflation était galopante selon les critères de l'époque (les prix doublèrent de 1914 à 1920) et les salaires ne suivaient pas. Aussi des **grèves** éclatèrent. Elles touchèrent même la police: à Boston en septembre, les policiers firent grève pour obtenir des augmentations de salaires et le droit de se syndiquer (à l'A.F.L.). Les pillages et autres violences qui s'ensuivirent traumatisèrent l'opinion. Les grévistes furent tous renvoyés sur décision du gouverneur du Massachusetts, Calvin Coolidge, qui fit intervenir la garde nationale de l'État. La grève la plus longue toucha la sidérurgie entre septembre 1919 et janvier 1920 (le conflit portait sur des questions de salaires, de durée du travail et de syndicalisation); ce fut un autre échec. Quelques attentats à la bombe contribuèrent à alourdir le climat.

Le **ralentissement économique** proprement dit commença **en 1920**, effet de l'arrêt brutal des contrats de guerre et de l'éclatement d'une bulle spéculative, mais aussi de la politique déflationniste du gouvernement: inquiètes de l'inflation, les autorités monétaires américaines avaient brutalement rétabli la parité-or d'avant-guerre et l'équilibre budgétaire, et soudainement relevé les taux d'intérêt. La production baissa de 15% — mais à l'entrée en crise elle était

supérieure de 22% au niveau de 1914, alors qu'en Europe à la même date elle était inférieure de 23%. L'agriculture fut tout particulièrement touchée par la baisse des exportations, l'Europe manquant de crédits (américains) pour importer de denrées alimentaires; de plus les récoltes furent bonnes dans le vieux monde, ne fût-ce que parce que les paysans mobilisés avaient regagné leurs champs. Aux États-Unis, quelque 450.000 fermiers durent quitter leurs terres. Il y eut de nombreux licenciements dans l'industrie, notamment parmi les 600.000 Noirs qui avaient quitté le Sud depuis 1917 pour travailler dans les industries d'armement; quant aux deux millions de soldats brutalement démobilisés, ils avaient du mal à retrouver un emploi — tout particulièrement, encore, les soldats noirs (les Noirs formaient 13% du corps expéditionnaire, pour 10% de la population), d'autant plus amers qu'ils venaient d'entrer en contact en Europe, notamment en France, avec des sociétés où le racisme était moins institutionnalisé, où l'on pouvait en paix s'asseoir aux terrasses des cafés et prendre les transports en commun. Tout ceci provoqua un redoublement des conflits sociaux; il y eut aussi de nouveaux attentats: l'un d'eux, devant le siège de la banque Morgan à Wall Street, fit 36 morts en septembre 1920.

Une véritable **psychose anticommuniste et xénophobe** gagna le pays, avec même quelques poussées d'antisémitisme, un phénomène exceptionnel en Amérique. Pour les classes moyennes appauvries par l'inflation, et plus généralement pour tous ceux qui craignaient qu'en mettant le doigt dans l'engrenage européen l'Amérique ne se fût exposée à tous les maux du vieux continent, et pour tous ceux qui ne comprenaient pas et n'acceptaient pas les changements brutaux que l'Amérique était en train de vivre et cherchaient des boucs émissaires, c'était le signe que **les "Rouges"**, qui vus d'outre-Atlantique semblaient mettre toute l'Europe à feu et à sang, **menaçaient l'Amérique**. Ainsi, lorsqu'une grève éclata dans les chantiers navals de Seattle en janvier 1919, l'État fédéral envoya l'infanterie de marine, car on y avait cru déceler la naissance du premier soviet du pays. Pourtant la grève était soutenue par l'A.F.L., donc par les syndicats les plus modérés... L'administration fédérale et les États, en épousant systématiquement le point de vue des patrons contre les grévistes et en multipliant les déclarations alarmistes et irresponsables, accentuèrent la psychose: des États passèrent des lois contre la sédition qui permirent de nombreuses arrestations. Wilson eut sa responsabilité dans cette dérive: ainsi il laissa l'attorney général A. Mitchell Palmer, dont la maison avait été la cible d'un attentat, organiser une sorte de police parallèle qui effectuait des arrestations sans mandat et montait des procès sommaires.

Depuis longtemps **l'immigration se heurtait à de fortes réticences**: s'y greffait désormais la crainte de la subversion et la révolution importées d'Europe. De plus en plus de voix s'élevaient pour dénoncer le **caractère culturellement inassimilable** des nouveaux immigrants; d'ailleurs on avait bien vu durant le conflit qu'ils ressentaient des solidarités très

fortes avec leurs communautés d'origine. En 1917, à la quatrième tentative et malgré le veto de Wilson, le Congrès avait commencé à restreindre l'immigration en imposant un test de lecture aux nouveaux arrivants; en 1918, l'entrée des États-Unis fut interdite aux anarchistes¹; en 1920 les anarchistes déjà entrés et les membres de groupes subversifs devinrent passibles d'expulsion. Ce fut la première "**chasse aux sorcières**" du XXe siècle²; ainsi dans la seule nuit du 2 janvier 1920 il y eut une grande rafle, 4.000 arrestations dans 33 villes. Les Américains d'origine allemande ou russe souffrirent particulièrement de la confusion entre "Rouge" et étranger: on recourut beaucoup à l'expulsion pour se débarrasser du "virus étranger" de la subversion. Ainsi en décembre 1919 l'anarchiste Emma Goldman fut renvoyée en Russie pour des faits remontant à près de vingt ans — un beau cadeau de Noël pour Lénine et Trotski.

Des élus socialistes furent exclus des assemblées où ils siégeaient, arrêtés; dans certaines écoles on exigea des professeurs des serments de fidélité aux institutions. En Virginie occidentale la police força des *wobblies* à embrasser le drapeau américain. À Centralia dans le Washington, un autre militant des I.W.W. fut lynché — le syndicaliste Foster parla de "Terreur blanche": la formule pourrait se passer de l'adjectif, car il s'agissait, comme en France en 1793, d'un despotisme au nom de la liberté: pas de liberté pour les ennemis de la liberté! L'administration était secondée dans ces tâches par l'*American Legion*, une association de soldats démobilisés, et d'autres organisations de ce type.

En 1920, ce fut l'arrestation des anarchistes italiens Niccolo **Sacco** et Bartolomeo **Vanzetti**, artisans à South Braintree dans la banlieue de Boston. Accusés de vol et du meurtre du caissier et du gardien de l'usine de chaussures locale, ils furent condamnés à mort sans preuves en 1921, et exécutés en août 1927 après l'échec de toutes les procédures d'appel, et d'une grande campagne d'opinion aux États-Unis et en Europe, à laquelle prirent part aussi bien le Komintern que Mussolini. On ignore toujours s'ils étaient coupables ou non, mais le problème n'est pas là: le caractère inique de leur procès en a fait des martyrs.

La répression se traduisit par un **déclin brutal du mouvement ouvrier**, notamment des I.W.W. et du Parti socialiste, déjà très divisés sur le problème de l'appréciation de la Révolution

¹ Un Président avait été assassiné par un anarchiste: McKinley, en 1901. Les I.W.W. étaient très liés aux milieux anarchistes. Selon d'autres sources la législation anti-anarchistes date des années suivant cet assassinat, et n'a été que durcie en 1918.

² L'expression fait allusion à un épisode célèbre de l'Histoire coloniale américaine. Au printemps 1692, dans le village de Salem dans la colonie puritaine du Massachussets, quatorze femmes et cinq hommes furent pendus pour sorcellerie à la suite d'un procès qui se tint devant un tribunal formé spécialement pour cette occasion; un autre homme fut lapidé. D'autres se sauvèrent en dénonçant leurs voisins; la chasse ne s'arrêta que lorsqu'elle en vint à menacer une partie des élites de la colonie, cependant que des dissidents "libéraux" allaient fonder le Rhode Island. L'affaire de Salem est le thème d'une pièce de Henry Miller, *The crucible (Les sorcières de Salem)*, qui juste après l'apogée du McCarthysme (1953), c'est-à-dire la seconde "chasse aux sorcières" du XXe siècle américain, en dénonçait l'intolérance et le dogmatisme.

russe: Debs, après l'avoir approuvée, la condamna dès que, sorti de prison, il en connut la réalité; mais cela n'impressionna guère les forces répressives. Deux partis communistes étaient apparus en 1919, ils rassemblèrent un moment 100.000 membres environ, mais fin 1920 ce chiffre était déjà retombé à la moitié. À l'élection présidentielle de 1920, Debs n'obtint que 3% des voix, deux fois moins qu'en 1912.

Il y eut également une flambée de **tensions raciales**: les Blancs des villes craignaient la concurrence de la main-d'œuvre noire à bon marché (d'autant plus qu'elle était plus souvent au chômage), et l'attitude de certains Noirs qui, depuis qu'ils étaient passés par l'armée et par l'Europe, se montraient plus revendicatifs, inquiétait les conservateurs et scandalisait les racistes. La frustration des Noirs était réelle: Wilson fut un président des plus racistes. Durant la guerre il avait refusé de prendre la moindre mesure en leur faveur, encourageant même la ségrégation dans l'administration fédérale¹. Ce fut dans ce contexte le **Ku Klux Klan**, qui était réapparu à Atlanta en novembre 1915² et s'était réorganisé sur un modèle qui devait beaucoup à la franc-maçonnerie (sur le mode d'une fraternité égalitaire, avec costumes, grades, rites et vocabulaire cabalistiques, signes de reconnaissance secrets, etc.), reprit ses activités et rapidement essaima dans l'Ouest et le Nord-est: il aurait compté 100.000 membres en 1919. Outre aux Noirs, il s'attaquait désormais aux "Rouges", aux "paresseux" et aux "déserteurs", ainsi qu'aux immigrants récents: il voulait "les remettre à leur place" et prétendait défendre "l'américanisme à 100%". Il jouissait d'une reconnaissance officielle en Georgie. Des **émeutes raciales** eurent lieu au Texas, dans l'Arkansas à Washington jusque devant les grilles de la Maison Blanche, qui firent au total des centaines de morts. La plus grave dura treize jours et fit 38 victimes, dont 32 Noirs, à Chicago. La cause en était qu'un jeune Noir, se baignant, s'était retrouvé à la hauteur d'une plage réservée aux Blancs; les baigneurs lui avaient jeté des pierres, il s'était noyé... Une épidémie de

¹ En 1917 l'armée américaine avait beaucoup hésité à engager des soldats noirs; l'insistance des Français, confiants dans leur capacité à faire marcher les Nègres au pas, les décida à céder; mais le général Pershing leur recommanda « d'avoir l'œil sur les officiers nègres ».

² Le Ku Klux Klan avait été fondé dans le sud des États-Unis en 1866, au lendemain de la défaite confédérée. Il s'était assigné pour but la lutte contre l'émancipation des Noirs, reconnue par le XIII^e amendement à la Constitution (1865), et aussi contre les *carpet-baggers*, les Nordistes qui vinrent prendre en charge l'administration du Sud, ou simplement y faire des affaires. Officiellement dissous en 1869, ce premier Klan avait très vite disparu, mais il avait durablement marqué les esprits, notamment par son goût des déguisements et des cérémonies spectaculaires, censés effrayer les Noirs.

1915, ce fut aussi l'année de *Naissance d'une nation* de David W. Griffith. Ce film à grand succès, tout imprégné des valeurs du Sud et entre autres de racisme, paru *après* la reformation du Ku Klux Klan, a été accusé d'avoir joué un rôle dans le succès de cette renaissance, notamment en mobilisant et en cristallisant sous des formes "canoniques" d'un certain nombre de mythes déjà anciens, dont celui du premier Klan, et en permettant la diffusion de ces idées et de ces mythologies hors du Sud profond. C'est probablement lui attribuer beaucoup d'influence à lui seul; mais la polémique fit rage à l'époque: dans l'Ohio le film fut interdit. L'année suivante, Griffith tenta de se corriger en réalisant *Intolérance*, un film d'orientation bien plus progressiste, qui eut moins de succès.

lynchages s'abattit sur le pays (il y en eut 64 officiellement recensés en 1918, 83 en 1919, 61 en 1920).

Enfin le XVIII^e amendement à la Constitution, voté en janvier 1919, puis complété par la loi Volstead et entré en application en 1920, instaura la **prohibition** complète de la fabrication et de la vente (mais pas de la consommation) des boissons alcoolisées de plus d'un-demi degré sur tout le territoire des États-Unis; prêtres et pharmaciens en étaient exclus. De telles mesures existaient déjà dans de nombreux États, comtés et municipalités; en fait, elles concernaient déjà quatre Américains sur cinq... Les Églises protestantes avaient joué un rôle important dans la campagne qui avait mené au vote du XVIII^e amendement, notamment les baptistes et les méthodistes (entre autres par le biais d'une *Anti-Saloon League*, fondée en 1893); mais aussi les progressistes, soucieux du progrès moral des travailleurs et eux-même fort influencés par la tradition puritaine — c'était dans des milieux libéraux qu'était née l'idée de prohibition au XIX^e siècle: le crime et la pauvreté étaient censés dériver de l'ivrognerie, et les saloons étaient non seulement des lieux d'ivrognerie mais aussi de débauche morale¹.

L'absence de réaction de Wilson face à tous ces reculs éloigna de lui une partie des démocrates, déjà exaspérés par les mesures répressives prises durant la guerre, et la presque totalité des républicains libéraux, autrement dit les anciens progressistes qui l'avaient soutenu depuis 1912. De plus, à l'automne 1919 une attaque cérébrale le priva de l'énergie nécessaire au combat contre ses ennemis. Aux élections de novembre 1920 le candidat républicain, Warren **Harding**, fit campagne sur le thème du retour à la situation d'avant 1914. Il **l'emporta avec 61% des voix** contre le candidat démocrate, qui n'était pas Wilson, plus ou moins poliment écarté de la convention de son propre parti pour son impopularité, mais James Cox (le candidat démocrate à la vice-présidence s'appelait Franklin D. Roosevelt). Les deux Chambres avaient également des majorités républicaines. L'Amérique rejetait tout ensemble le projet diplomatique de Wilson et tout le "progressisme" de l'avant-guerre. Victorieuse, toute-puissante et dynamique, elle entra dans le XX^e siècle à reculons, dans la frilosité et le repli sur soi.

II-L'Amérique de la Prospérité (1921-1929).

A) L'économie: succès et fragilités.

¹ Les progrès de l'antialcoolisme ne concernaient d'ailleurs pas que les États-Unis: en France, l'absinthe avait été interdite en mai 1915.

La crise de reconversion de l'immédiate après-guerre fut de courte durée. En 1922 s'ouvrit **une ère de croissance économique rapide et ininterrompue** qui allait durer sept ans. Les autorités en retinrent la leçon que toute crise était passagère et qu'il ne fallait surtout rien faire pour la traiter... L'Amérique croyait avoir découvert la recette du succès; elle s'en étourdissait. En août 1928, Hoover affirma: « en Amérique aujourd'hui nous sommes plus proches du triomphe final sur la pauvreté qu'aucun autre pays dans l'Histoire ne l'a jamais été ». Un homme d'affaires surenchérissait, usant d'un vocabulaire où l'on sent l'empreinte religieuse: « nous ne sommes qu'au début d'une période qui entrera dans l'Histoire comme celle de l'âge d'or ».

Durant sept ans les prix restèrent pratiquement stables; en revanche la production industrielle doubla entre 1921 et 1929, le P.N.B. augmenta d'un tiers durant la même période, et le revenu par tête de 30%¹. Ce fut aux États-Unis l'apogée de la **deuxième révolution industrielle**, celle de l'électricité et de l'automobile — l'époque a gardé le surnom de *roaring twenties*, "vrombissantes années 1920". Ces innovations et d'autres, proches ou dérivées d'elles comme la radio et les avions, avaient été mises au point avant-guerre, mais ce fut alors qu'elle se banalisèrentelles passèrent au rang de produits de grande consommation; dans certains cas le processus était d'autant plus spectaculaire que des progrès techniques importants avaient eu lieu dans le cadre des industries de guerre (en particulier dans le domaine de l'aviation — les guerres ont toujours joué un grand rôle d'accélérateurs du progrès technique), et que donc ils arrivèrent très brutalement sur le marché au retour de la paix.

Cette explosion de la production se fit uniquement par le biais d'une remarquable **amélioration de la productivité**, d'autant mieux venue que depuis le ralentissement de l'immigration au début de la décennie la main-d'œuvre bon marché se faisait rare. Les usines s'électrifièrent massivement (on passa de 30 à 70% d'entreprises électrifiées), se modernisèrent. Ce fut la grande époque du **taylorisme**: ce mode d'organisation du travail, notamment la généralisation des chaînes de montage mobiles, permettait de réaliser d'énormes gains de productivité (+ 72% en dix ans dans les industries manufacturières); il convenait particulièrement bien aux États-Unis dont la main-d'œuvre était assez peu qualifiée (dans un passage célèbre du *Voyage au bout de la nuit*, Céline souligne qu'on eût presque aussi bien pu

¹ Les chiffres varient sensiblement d'un manuel à l'autre: ceux que j'ai retenus doivent être traités comme des ordres de grandeur.

employer des chimpanzés¹). Une partie notable des gains de productivité étaient répercutés sur les salaires, car, selon Henry Ford, « un ouvrier bien payé devient vite un excellent client »: le **fordisme** permettait d'assurer de nouveaux débouchés à l'industrie alors que la population croissait désormais plus lentement qu'avant 1920. Bien sûr, au total les salaires réels augmentèrent pendant moins vite (de 25% en dix ans) que les revenus du capital (les dividendes des actionnaires des industries de pointe augmentèrent de 65%).

La production de pétrole et d'électricité doubla (l'industrie pétrolière croissait à un rythme annuel de 50%), même si le charbon conservait toujours la première place dans le bilan énergétique en 1930. L'**industrie automobile**, industrie de pointe par excellence de la deuxième révolution industrielle, employait 7% des Américains et connut des taux de progression de plus de 50% en 1922 et 1923! Le centre en était Detroit. Le parc automobile passa de 10,4 millions de véhicules en 1921 à 26,5 millions en 1929, dont 23 millions de véhicules de tourisme. Cette année-là, l'Amérique fabriqua au total produisit une voiture toutes les dix secondes... Il y avait alors une automobile pour cinq ou six Américains, contre une pour 43 Français; un foyer américain sur deux possédait une automobile. Le symbole de l'Amérique des années 1920, c'était la **Ford T**, "Tin Lizzie", remplacée en 1927 par le modèle "A" après avoir été vendue à 15 millions d'exemplaires. Le prix du modèle de base des usines Ford passa, en dollars constants de 1929, de 1500 \$ en 1913 à 290 \$ en 1929....

Le *Highway Federal Act* (1921) accéléra l'essor de l'automobile en permettant la construction de bonnes routes dans les campagnes; en 1929 le gouvernement lança un premier programme d'*interstates*, les ancêtres des autoroutes. Ce fut dans les années 1920 que **les véhicules automobiles prirent le dessus sur le train**: quand ils ne prenaient pas leur voiture, les Américains voyageaient de plus en plus en bus (la compagnie Greyhound apparut en 1929). Bref, l'automobile transforma le paysage de l'Amérique et aussi les modes de vie — pensez à l'essor du tourisme, à celui des banlieues. Cela dit le chemin de fer, s'il connaissait un déclin relatif, ne s'effondra pas (les tonnages de marchandises transportées stagnaient, le nombre de passagers baissa d'un tiers); il y eut encore des progrès techniques dans ce domaine, ainsi les compagnies procédèrent à l'électrification progressive du réseau. La voie fluviale ne reculait pas non plus: on travaillait à une liaison entre les grands lacs et le Mississippi. L'avion transportait déjà 173.000 personnes en 1929 (la première ligne régulière date de 1920); mais on en était encore à l'ère des grandes premières (Charles Lindbergh relia New York au Bourget en mai 1927). Dans le domaine des communications immatérielles, on passa de 10 millions de téléphones installés en 1915 à 20 millions en 1930.

¹ {Les principaux passages du *Voyage* concernant les États-Unis se trouvent en annexe à ce chapitre: documents, pages 1 à 3}.

Les industries liées à l'automobile firent des progrès décisifs, comme celle des pneumatiques; c'est également des années 1920 que datent les peintures laquées industrielles, inventées pour les carrosseries. Des branches industrielles nouvelles se développèrent à vitesse accélérée — le facteur essentiel de cet essor était l'entrée de l'Amérique dans l'ère de la **consommation de masse**, une nouveauté absolue dans l'Histoire de l'humanité. La frontière entre l'indispensable et le superflu se brouillait, la vertu d'économie, chère aux puritains, déclinait. Grâce à la hausse du niveau de vie et surtout au recours massif au crédit les foyers, électrifiés à 80% en 1929, s'équipèrent massivement en meubles et en biens d'équipement durables: fers à repasser électriques (ils étaient commercialisés depuis 1912), aspirateurs (ils l'étaient depuis 1917), postes de radio (depuis 1920), plus tard réfrigérateurs (depuis 1932). Une publicité d'un magasin de meubles disait: « trouvez la fille, nous meublerons la maison ». En revanche les ménages consacraient relativement moins d'argent aux biens de consommation courante, nourriture et vêtements. Ce processus n'aurait pu voir le jour sans l'industrialisation de la production de ces biens, sans leur standardisation: on passa de 210 à 20 formes de bouteilles. Ce fut l'ère du verre Pyrex, des montre-bracelets, des conserves alimentaires. Les industriels mirent au point des produits entièrement nouveaux comme la rayonne (soie artificielle) et la bakélite, la première matière plastique, noire et cassante, utilisée notamment pour les postes de radio.

D'autres secteurs plus traditionnels profitèrent de la prospérité générale: ainsi la sidérurgie, la chimie, et le bâtiment qui profita de l'essor des banlieues grâce à l'automobile et de la multiplication des buildings dans les centres d'affaires. En revanche, les constructions navales, les charbonnages et le textile étaient en difficulté — ainsi le succès des textiles artificiels amena des fermetures d'usines de cotonnades. Enfin, du point de vue de la **localisation géographique**, on peut noter que, moins dépendante des cours d'eau et des voies de chemin de fer, l'industrie se répartit de manière plus harmonieuse sur le territoire national: le Nord-Est et la côte atlantique perdirent de leur suprématie au bénéfice de la région des grands lacs, du Sud et de la côte pacifique (en partie parce que les industriels étaient à la recherche de salaires moins élevés). Ce fut enfin une époque d'**essor des services**, en particulier des banques: la proportion de la population active employée dans ces secteurs augmentait encore bien plus vite que celle employée dans l'industrie.

Le mouvement de **concentration** des entreprises reprit: ainsi on passa de 181 constructeurs automobiles en 1903 à 44 en 1926, dont trois en position archi-dominante: Ford et General Motors¹, qui remontaient à l'avant-guerre, et une nouvelle venue, Chrysler, fondée en

¹ Il s'agit d'un conglomérat, qui possède différentes marques: Cadillac, Buick, Pontiac, etc. (il s'agissait à l'origine de petits constructeurs qui se regroupèrent en 1908 sous le label G.M.), chacune sur un créneau de marché déterminé; le modèle populaire était la Chevrolet. Grâce à une offre plus diversifiée, G.M. dépassa Ford en parts de marché en 1926 (chacune des deux firmes représentait alors environ 30% du marché).

1924. Dans l'électricité on passa de 4.000 à 10 groupes... Dans le domaine des produits de grande consommation, on peut citer la constitution du groupe Colgate-Palmolive, qui popularisa l'usage du dentifrice. En 1929, 200 entreprises concentraient 20% de la richesse des États-Unis; 1% des banques contrôlaient la moitié de l'activité bancaire; les magasins à succursales multiples se multiplièrent, assurant 25% du commerce de détail en 1929 (le groupe le plus puissant était Atlantic & Pacific, qui assurait 10% du commerce de détail agroalimentaire du pays); à Philadelphie par exemple les habitants faisaient les deux tiers de leurs courses dans les supermarchés. Certaines de ces grandes entreprises étaient des *holdings* sans grande cohérence interne, ce qui risquait à terme d'avoir plus d'inconvénients que d'avantages en matière d'efficacité de la gestion. Dans le bâtiment, la concentration aux mains des promoteurs favorisait la corruption et la spéculation... Les gouvernements républicains refusaient d'intervenir pour freiner le processus de concentration des entreprises; bien au contraire, ils critiquaient violemment la *Federal Trade Commission*, l'organisme de contrôle des trusts, que son propre président accusa en 1925 d'être un « bureau de publicité pour la propagande socialiste ». En revanche ils encourageaient les "codes de concurrence loyale" entre industriels, c'est-à-dire la cartellisation de l'économie.

Tous les secteurs n'étaient pas prospères cependant dans l'Amérique des années 1920. L'**agriculture**, qui ne représentait plus que 9% du revenu national à la fin de la décennie, était à la traîne: elle ne s'était pas remise du retour à la paix en Europe (la crise de 1920-1921 avait été particulièrement aiguë dans ce secteur). Les agriculteurs américains étaient forcés de s'endetter lourdement pour se moderniser sous la pression de la concurrence (il y avait déjà 920.000 tracteurs en 1930); c'était une véritable fuite en avant, ils empruntaient pour se moderniser et s'étendre afin que l'exploitation restât rentable, puis pour rembourser ils s'étendaient encore plus et du coup ils devaient acheter de nouvelles machines, à crédit. Cette **modernisation contrainte** entretenait la **surproduction** et n'arrangeait guère le sort des agriculteurs: les hausses de niveau de vie n'étaient pas en proportion des sacrifices consentis. Les prix des engrais, du matériel agricole et des autres "intrants" avait baissé durant la crise de 1920-1921, mais moins vite que ceux des produits agricoles; à partir de 1922 il recommença à augmenter tandis que le prix des produits agricoles continuait à baisser: c'était ce qu'on appelle une "**crise des ciseaux**". De plus les impôts agricoles avaient été relevés en 1921 (le lobby agricole avait perdu de sa force avec l'industrialisation du pays), et le flux de main-d'œuvre bon marché en provenance d'Europe s'était presque tari.

De ce fait, en 1929 le revenu moyen des agriculteurs atteignait à peine 26% du revenu national moyen — une évolution largement masquée à l'époque par l'entrée des campagnes dans l'ère de la consommation, par la diffusion de modes de vie urbains. Dans l'Iowa, trois fermes

sur quatre possédaient une automobile; les routes bitumées se multipliaient... Le paysage rural se modifiait à vive allure: les silos à grain en étaient un symbole; les chevaux se faisaient de plus en plus rares dans les régions les plus dynamiques. Des régions entières s'adonnèrent à une **spécialisation à outrance**, dangereuse à terme pour l'équilibre écologique (et aussi tout simplement parce que les variations des marchés risquaient d'être bien plus douloureusement ressenties dans les régions de monoculture): ce fut le début de la différenciation des **belts**, qui dura jusqu'aux années 1970 (le *dairy belt* dans le nord-est, consacré aux produits laitiers destinés aux grandes métropoles; le *corn belt* et le *wheat belt* dans les grandes plaines, la seconde à l'ouest de la première car le blé [*wheat*] supporte mieux la sécheresse que le maïs [*corn*]). Dans ces régions les terres, de plus en plus brutalement exploitées à grand renfort d'engrais chimiques, s'appauvrirent; la déforestation et son corollaire, l'érosion, faisaient rage dans l'ouest aride des grandes plaines.

Du fait de tous ces problèmes, l'**exode rural** s'accéléra, touchant 1,5 millions de personnes en 10 ans; 520.000 ha de terres retournèrent à la **friche** (c'était aussi que les surfaces cultivées avaient beaucoup augmenté durant la guerre grâce la politique de prix garantis de Wilson). Le mouvement de conquêtes de terres nouvelles commençait de toute façon à s'inverser du seul fait de la productivité accrue de l'agriculture: on avait besoin de moins d'espace pour produire plus... et l'on produisait encore trop pour les capacités d'absorption du marché.

L'Amérique, qui regroupait 4% des agriculteurs de la planète, produisait 70% du maïs, 60% du coton, 50% du tabac, 20% du blé (ces chiffres sont ceux de 1921). Ces performances n'incitaient pas les agriculteurs à prendre conscience de la diminution de leur rôle économique. Au contraire, avec la mécanisation galopante, l'agriculture américaine semblait participer pleinement au mouvement de modernisation de l'ensemble de l'économie.

Surtout, même dans l'Amérique prospère des villes un certain nombre de **déséquilibres** étaient en train d'apparaître, et personne ne se rendait vraiment compte de leur gravité. Un problème de **débouchés** intérieurs risquait de se poser à terme du fait du ralentissement de l'immigration et du relatif marasme qui touchait les agriculteurs, du fait aussi que le revenu des travailleurs augmentait moins vite que la production. Un certain nombre de marchés mûrissaient, passaient de la phase d'équipement à la phase de renouvellement; ainsi la croissance du marché automobile commença à se ralentir à partir de 1927: le pays était déjà passablement équipé. Il fallait y ajouter un chômage structurel relativement important, qui touchait 5 à 13% de la main-d'œuvre selon les années... et les sources. Autre problème grave à terme, le recours massif au **crédit à court terme**: 75% des radios, 60% des automobiles, 50% des appareils électroménagers étaient vendus à crédit. Les banques encourageaient ces mauvaises habitudes, les

entrepreneurs aussi car le recours au crédit permettait de maintenir le rythme de la production, notamment en accélérant l'équipement des foyers; mais en cas de ralentissement de l'économie et d'augmentation du chômage il risquait de se traduire par des difficultés de paiement.

Un autre problème était celui des **échanges extérieurs**. En 1921 et 1922, puis en 1930 le Congrès, revenant sur la politique de Wilson, renforça la législation protectionniste. Malgré cela, le commerce extérieur se développa fortement (+ 16% pour les importations, + 26% pour les exportations); la balance commerciale était structurellement excédentaire. De ce fait **les capitaux et l'or continuaient d'affluer aux États-Unis** (c'était également à cause du remboursement des crédits de guerre par les anciens alliés de l'Amérique). Il y avait risque d'inflation: en effet, comme les autres monnaies le dollar était défini par un poids en or depuis la **conférence de Gênes** (1922): s'il y avait trop d'or aux États-Unis, cette parité risquait d'aboutir à une perte de valeur de la monnaie. Il y avait aussi un risque de paralysie du commerce mondial, au cas où l'or s'accumulerait trop dans un pays qui ne l'encouragerait pas à circuler. En fait, **les banques américaines**, qui ne savaient plus trop quoi faire de leur or, **prêtaient à l'Europe**, dans le plus grand désordre et sans contrôle, à des taux très bas qui encourageaient toutes les mauvaises habitudes, et pas toujours à bon escient: en particulier, beaucoup trop d'argent prêté (et donc remboursable) à court terme était affecté à des projets rentables à long terme seulement; et comme les remboursements se gonflaient sans cesse, les emprunteurs n'arrivaient plus à rembourser qu'en souscrivant d'autres emprunts — un processus que l'on retrouvait pour les ménages américains endettés. Tout le système reposait, à l'extérieur comme à l'intérieur, sur l'hypertrophie du crédit. C'était **un gigantesque château de cartes** qui n'attendait qu'un souffle pour s'effondrer. En attendant, cela permettait aux États-Unis de conserver à la fois leurs stocks d'or et leur législation protectionniste (ils refusaient la concurrence des produits des industries étrangères, mais finançaient ces industries à domicile, pour leur plus grand profit à terme).

L'historien Paul Kennedy éclaire bien l'une de causes profondes de ces déséquilibres lorsqu'il explique: « (...) entre 1914 et 1919 (...) le centre de la finance internationale s'[était] déplacé outre-Atlantique (...). Mais la structure de l'économie américaine [était] bien différente » [de celle de l'économie britannique avant 1914]; « elle dépend[ait] beaucoup moins du commerce extérieur, elle [était] beaucoup moins intégrée à l'économie mondiale, elle préf[érait] le protectionnisme au libre-échange (surtout dans le domaine agricole); il n'exist[ait] pas de véritable équivalent de la Banque d'Angleterre, les fluctuations entre l'expansion et la récession [étaient] beaucoup plus violentes, et les hommes politiques américains [étaient] sous l'influence directe des groupes de pression nationaux. Pour toutes ces raisons, le système financier et commercial international tourn[ait] autour d'un point central instable et imparfait. Il n'y a[vait] plus maintenant de véritable "prêteur en dernier ressort" capable de financer le développement de l'infrastructure de

l'économie mondiale par des prêts à long terme et de réguler les déséquilibres temporaires des comptes internationaux ». C'est en ce sens que l'on peut décrire la crise de 1929 comme l'un des épisodes du passage du centre de l'économie-monde de Londres à New York: ce passage n'avait été effectué qu'incomplètement en 1918, d'où des déséquilibres; il fallut les drames des années 1929-1945 pour les corriger et achever le processus.

C'était que contrairement à celle de la Grande-Bretagne, très vieille puissance commerciale et financière, **la structure financière des États-Unis était fragile**. Les banques étaient beaucoup trop nombreuses (31.000 en 1921, 16.000 en 1929) et manquaient d'assiette. Encouragés par leurs banquiers beaucoup d'Américains, surtout à partir de 1927, se laissèrent tenter par la **spéculation** en bourse, d'autant plus qu'il n'y avait aucun contrôle des investissements: les banques, tout comme les autres entreprises, n'avaient de comptes à rendre qu'à leurs actionnaires, et tant que le système rapportait, ceux-ci ne disaient rien. La spéculation touchait particulièrement le secteur de la construction, puis, à la fin de la décennie, apparurent des "sociétés d'investissements" aux activités parfois obscures, mais qui, en tout cas, n'investissaient pratiquement plus dans le secteur productif; de plus elles étaient financées par des banques qui, souvent, n'avaient pas les reins solides. Pendant deux ans, de 1927 à 1929, la Bourse monta sans jamais s'effondrer, et le rythme de cette montée s'emballa: durant l'été 1929, 32 valeurs industrielles virent leur cours doubler et plus... Toute cette spéculation ne reposait que sur la confiance et même, pourrait-on dire, sur la mode¹; le rapport entre le prix des actions et la valeur des entreprises était devenu complètement irrationnel.

Le gouvernement prit bien quelques mesures, comme de relever le taux de réescompte à partir de 1928; mais cela ne faisait que décourager un peu plus les investissements productifs, tandis que la spirale infernale de la spéculation se poursuivait.

B) La société américaine des années 1920.

1) Les cadres.

¹ Distraction typique de l'époque, le Monopoly a été inventé à Atlantic City à la fin des années 1920. Il a été commercialisé à partir de 1935: nostalgie d'un âge d'or enfui dans l'Amérique de la grande dépression?

La population des États-Unis continua à augmenter, malgré le ralentissement de l'immigration (tout relatif, comme on va le voir plus bas): elle passa de 106 à 123 millions d'habitants entre les recensements de 1920 et 1930, mais la densité restait très faible (13 h/km² en 1930). Les Américains continuait à s'accumuler dans le quart nord-est, à cause des effets de l'immigration (présente ou passée) et des liens économiques privilégiés avec l'Europe, mais le centre de gravité se déplaçait lentement vers le sud-ouest: la Californie, État pétrolier, et la Floride connurent un boom démographique (+ 66% et + 52% respectivement en dix ans). La natalité baissait (21,3‰ en 1930 contre 31,1‰ en 1910), plus celle des Blancs que celle des Noirs; la mortalité aussi: entre 1920 et 1930 l'espérance de vie passa de 56 à 59 ans pour les hommes et de 58 à 63 ans pour les femmes.

La population urbaine rattrapa la population rurale au début des années 1920 (en 1940, la proportion d'urbains atteignait déjà 56%). Les agglomérations qui progressaient le plus étaient les plus grandes: New York comptait déjà 6,9 millions d'habitants en 1930. Comme en France, il y eut un décalage entre cette évolution, sa perception et plus encore son acceptation: le ruralisme survécut à la prééminence de l'Amérique rurale. C'était que les **villes** n'étaient pas perçues comme la véritable Amérique, ne fût-ce que parce qu'on y croisait toutes les populations de la Terre. Voici, concernant Chicago, le témoignage d'un intellectuel français, Henri Hauser, publié en 1923:

« Aujourd'hui je visitais les fameux *stockyards* [abattoirs]. Je voyais, maniant le couteau et piétinant dans le sang, des Chinois, des Nègres et des faces sinistres d'Indiens du Mexique. Parmi les femmes innombrables qui rangent les viandes en de petites boîtes de fer blanc, je pouvais dénombrer sans peine les Slaves sémillantes, les Irlandaises aux rousses tignasses, les mulâtresses de toutes nuances à la bouche lippue et aussi quelques squaws, sœurs d'Atala. Et parmi les visiteurs, je démêlais moins d'Américains pur sang que d'Allemandes à peine transformées, des Levantins et jusqu'à des Turcs. Une usine de Chicago ou une banquette de l'*Elevated* [le métro aérien] à midi, c'est un musée ethnographique ».

De plus en plus les centre-villes rassemblaient les nouveaux venus, de la campagne ou d'Europe, tandis que les urbains de longue date se dirigeaient vers les **banlieues** (ce fut l'explosion, par exemple, de Beverley Hills). Dans les centre-villes les buildings continuaient à pousser, Manhattan l'emportant de plus en plus sur Chicago: c'est des années 1920 que date la construction de l'**Empire State Building** à New York, avec ses 86 étages — il fut terminé en 1931, et battit le record de hauteur du Chrysler Building, achevé un an auparavant et qui avait 77 étages. Mais si les gratte-ciels formaient un véritable musée de l'architecture, les banlieues et les villes moyennes s'uniformisaient, se standardisaient, comme du reste toute la vie de l'Amérique. Voici un passage de *Main Street*, de Sinclair Lewis, paru en 1920:

« Les neuf dixièmes des villes américaines sont si semblables que c'est ennui mortel d'aller de l'une à l'autre. À l'ouest de Pittsburgh et parfois à l'est, toujours c'est le même chantier de bois, la même station de chemin de fer, le même garage Ford, la

même crèmerie, les mêmes maisons en forme de boîte, les mêmes boutiques à deux étages¹. Plus prétentieuses, les nouvelles demeures témoignent de la même similitude dans leur recherche de diversité: mêmes bungalows, mêmes bâtisses carrées de stuc, mêmes briques à aspect de tapisserie. Les boutiques étalent les mêmes produits nationaux standardisés, recommandés par une réclame standardisée. (...) Les journaux, à 5.000 km de distance, possèdent la même composition, décidée en haut lieu par un trust. Le boy de l'Arkansas arbore le même complet de confection que le boy du Delaware, tous les deux parlent le même argot, approprié aux mêmes sports. Si l'un d'eux étudie dans une université et si l'autre est barbier, nul ne peut les distinguer. Ils sont interchangeables ».

La société américaine offrait tous les contrastes: c'était à la fois une société frileuse, en proie aux tentations du repli sur elle-même, et une société où s'inventaient certains éléments essentiels de la modernité. C'était avant tout **une société extrêmement inégalitaire**: les 36.000 familles les plus riches avaient un revenu égal à celui des 44% les plus pauvres de la population, et les plus riches s'enrichissaient toujours plus. Parmi les nouveaux milliardaires de l'époque, on peut citer Joseph P. Kennedy, le père du futur Président, modeste employé de banque de Boston qui s'enrichit dans la banque, l'immobilier (en Floride notamment) et le cinéma. Les inégalités entre régions étaient presque aussi spectaculaires: il n'y avait rien de commun entre la Californie en plein boom et le sud des Appalaches, où les mines de charbon fermaient et où l'agriculture était en grande difficulté: le salaire d'un ouvrier de l'Alabama était trois fois moins élevé que celui d'un ouvrier du Massachussets — rien d'étonnant à ce que que le Tennessee et l'Alabama aient été particulièrement sensibles aux dérives xénophobes, racistes et intolérantes que je détaillerai plus bas.

Ces inégalités étaient acceptées par la majorité et n'étaient pas perçues comme des injustices, dans la mesure où beaucoup avaient leur part de la prospérité, y compris les ouvriers qualifiés qui voyaient leurs salaires augmenter, leur temps de travail diminuer (ce facteur, autant que la répression, explique le déclin du mouvement ouvrier américain — les exclus de la Prospérité, Noirs et paysans, n'avaient guère de moyens de se faire entendre, et du reste leur niveau de vie augmentait aussi); et aussi parce qu'entre les plus riches et les plus pauvres une importante classe moyenne était en train de se développer, promesse d'ascensions sociales. L'idéologie dominante était plus que jamais le **libéralisme**: les timides remises en cause des années 1900 et 1910 appartenaient à une ère révolue. L'individu était roi; il y avait une véritable religion de l'enrichissement dans cette Amérique où la disparition de la pauvreté semblait n'être plus qu'une question de temps. Celui qui avait réussi matériellement était presque un saint (Coolidge déclara un jour: « **celui qui construit une usine construit un temple** »), tandis que

¹ Manifestement, c'est une erreur du traducteur: il s'agit de boutiques "à deux niveaux" ou "à un étage". Sur le continent américain le rez-de-chaussée est appelé le premier niveau, le premier étage le second niveau, etc.

celui qui échouait n'avait qu'en prendre à sa paresse, à sa bêtise ou à son immoralité. En 1925-1926, un best-seller du publicitaire Bruce Barton assurait que « l'homme d'affaires a[vait] remplacé l'homme d'État, le prêtre, le philosophe en tant que créateur de valeurs éthiques et de comportement » et que Jésus était le fondateur du *business*, lui qui était allé « chercher une douzaine d'hommes issus des bas-fonds du *business* pour former une entreprise qui a[vait] conquis le monde entier ».

L'idéologie libérale est hostile à tous les pouvoirs, sauf lorsqu'ils se contentent d'un rôle de régulation, de contrôle et de police — dans les années 1920 en Amérique, on oublia souvent cette restriction. En particulier, on assista à un **affaiblissement du pouvoir fédéral** au profit des États et des comtés; les budgets fédéraux des travaux publics et de la santé publique furent réduits. Les chômeurs et les fermiers en difficulté ne bénéficiaient d'aucune aide, à l'exception de prêts hypothécaires pour ces derniers, rendus plus faciles à obtenir en 1923 — mais ce fut insuffisant et cela ne réglait pas le problème à la racine. La fiscalité fédérale diminua, notamment celle qui pesait sur les revenus les plus élevés et sur les industriels (notamment à l'adoption de la loi fiscale de 1926 — le milliardaire de l'aluminium et banquier Andrew Mellon fut secrétaire au Trésor de 1920 à 1932!). Les impôts ne devaient pas peser sur les riches, puisque leur activité profitait aux pauvres. Mais dans le même temps la fiscalité locale augmenta au moins autant... Seuls les transports étaient encouragés par l'État fédéral, notamment les routes et aussi la marine marchande, en concurrence difficile avec celle du Royaume-Uni; d'autre part (je l'ai déjà évoqué), en contradiction avec le libéralisme qu'ils affichaient les républicains relevèrent les tarifs douaniers en 1921-1922, puis en 1930.

Les **syndicats** étaient évidemment sur la défensive (d'autant que le nombre d'ouvriers n'augmentait plus, tant à cause des gains de productivité que parce que c'étaient désormais surtout les services qui se développaient). Les patrons firent reculer le principe du *closed shop* (l'usine fermée aux non-syndiqués) et encouragèrent les syndicats maison. Ils menèrent toute une politique dite de **welfare capitalism**, destinée à faire diminuer la combativité des ouvriers tout autant qu'à entretenir la prospérité en augmentant leur niveau de vie: hauts salaires, distribution d'actions et d'obligations aux employés, etc. Il n'y eut guère de réactions aux attaques contre les syndicats, d'autant plus que le niveau de vie réel des ouvriers s'améliorait effectivement: certains ne voyaient même plus l'intérêt d'une action revendicative. L'un des plus célèbres *muckrakers* progressistes des années 1900 s'extasiait en 1928: « les grandes entreprises ont atteint aux États-Unis le but que les socialistes s'étaient fixés: de la nourriture, des logements et des vêtements pour tout le monde ». Dans les années 1930, il devint communiste...

L'A.F.L. devenait de plus en plus réformiste: en 1923 elle expulsa tous ses adhérents suspects de communisme — il faut dire qu'il y avait eu pas mal d'entrisme, notamment de la part

des *wobblies*. Elle s'affaiblit, retombant au-dessous de la barre des 3 millions de membres; Gompers mourut en 1924. Les I.W.W., traversés par de fortes tensions sur la question de l'U.R.S.S. ou sur celle de l'entrisme à l'A.F.L., s'affaiblirent plus encore; le nombre de journées de grève déclina. Dans le même temps, les acquis sociaux étaient remis en question: en 1918 la Cour Suprême avait même annulé une loi taxant les entreprises qui faisaient travailler des enfants — cela dit le nombre d'enfants au travail baissa quand même, à cause de l'amélioration du niveau de vie des familles. Quant aux conditions de travail dans les usines, elles ont été caricaturées avec le sourire par Chaplin dans *Les temps modernes* (1936) et d'une manière bien plus amère par Céline dans le *Voyage au bout de la nuit* (1931).

2) Les modes de vie: l'Amérique en rose...

N.B. Pour la perception européenne de cette Amérique des années 1920, relisez évidemment *Tintin en Amérique*, de préférence l'édition en noir et blanc, parue en Belgique en 1931.

C'était du point de vue des **modes de vie** que la situation était la plus contrastée. La première image qui est restée des années 1920 est celle des "années folles", celles de la cigarette, du cinéma et du jazz; c'était évidemment celle qui triomphait aux États-Unis à l'époque, mais aussi en Europe, portée par les premiers médias modernes, la radio et le cinéma — mais c'était essentiellement une image de l'Amérique des grandes villes, quartiers ouvriers et noirs exclus. Ce fut dans l'Amérique des années 1920 que naquit la première vraie culture de masse, de la consommation et de la publicité, la première culture qui s'achetait et se vendait; l'ébauche aussi d'un nouveau type de conformisme, le conformisme de la modernité, de la mode, de l'anticonformisme.

Les mutations culturelles touchèrent même la mort: c'est de 1917 que date le fameux cimetière de **Forest Lawn**, en Californie, caricaturé par Evelyn Vaugh dans *Ce cher disparu*, où le repos éternel est mis en scène comme une métaphore du style de vie américain et d'où l'image de la mort est bannie (la religion y est fort discrète), avec un gigantesque parc où aucune pierre tombale ne vient troubler les pelouses où reposent les morts, des arbres à feuillage toujours persistant, des haut-parleurs qui diffusent de la musique et des oiseaux en cage pour le gazouillis, des statues qui glorifient la beauté de la chair vive (quoique chaste), et d'autres des Pères fondateurs de l'Amérique... Lors des veillées funèbres les morts sont maquillés,

parfois on les place dans une position qui leur était familière de leur vivant, à leur fauteuil ou à leur bureau. Certains cercueils sont matelassés, certains caveaux sont à l'épreuve des tremblements de terre; on peut se faire conserver sous forme congelée en attendant les futurs progrès de la médecine (c'est le cas, dit la légende, de Walt Disney, mort en 1966). On se marie beaucoup à Forest Lawn (il y a trois églises, des pastiches de monuments connus), car c'est un univers qui transfigure la mort en amour. Longtemps, jusqu'à la construction de Disneyland, Forest Lawn demeura l'attraction touristique la plus populaire de Californie¹.

C'était l'Amérique des **femmes libérées** (dans le langage à la mode, popularisé notamment par F. Scott Fitzgerald: les *flappers*) qui portaient jupe courte, souliers plats, cheveux "à la garçonne" et chapeau-cloche, hanches et poitrine discrètes, refusaient l'esclavage des jupons, corsets et autres "dessous": une silhouette nouvelle — pensez à l'allure des femmes européennes avant 1914! Ce fut à cette époque que naquirent le soutien-gorge, les bas en rayonne. Les Américaines fumaient, votaient, travaillaient (dix millions de femmes avaient un emploi, de plus en plus dans le tertiaire, dont deux millions de secrétaires); en revanche elles consacraient infiniment moins de temps que leurs mères à la cuisine et aux travaux domestiques, grâce à tous les appareils électriques récemment inventés. Émancipées, indépendantes, les jeunes filles allaient au bal sans chaperon, donnaient même des rendez-vous aux garçons; une fois mariées, plus tardivement que leurs mères (le célibat n'était plus une tache), elles divorçaient facilement (le nombre des divorces augmenta sensiblement: à la fin de la décennie il y avait un divorce pour cinq mariages, le taux le plus élevé du monde hors d'U.R.S.S.) et les remariages se banalisaient. La notion de *birth control* fit son apparition; elle était loin cependant d'être entrée dans les mœurs. Des groupuscules féministes s'agitaient, sans grand succès autre que médiatique il est vrai, notamment un Parti national de la Femme.

Tout ceci faisait les délices des journalistes, fascinait le public, effrayait les conservateurs européens (et américains) — l'image était évidemment caricaturale et ne concernait qu'une minorité, dans les grandes villes essentiellement. Dans l'immense majorité des foyers les places respectives de l'homme et de la femme n'étaient pas remises en cause. Les femmes ne formaient que 20% de la main-d'œuvre et cette proportion n'augmenta guère durant les années 1920 et 1930; en fait, beaucoup arrêtaient de travailler au moment de se marier, et d'autres ne continuaient que pour rembourser les crédits contractés par le couple. Bien peu de femmes occupaient des postes de responsabilité, ou exerçaient des professions libérales (il n'y avait que 4% d'étudiantes dans les facultés de médecine en 1928, 18% dans l'ensemble des universités).

¹ N.B. L'ensemble de ce tableau ne correspond pas aux années 1920: il s'agit de l'aspect *actuel* de Forest Lawn. Par ailleurs, certains traits ne sont pas (ou plus) spécifiques de Forest Lawn, notamment l'embaumement des cadavres.

Les salaires féminins étaient très inférieurs aux salaires masculins (de plus de moitié dans l'industrie) et les syndicats, dominés par des hommes et hostiles à ce "dumping social" (pour parler comme aujourd'hui), ne les soutenaient guère. Il n'y avait aucune protection sociale spécifique pour les femmes: au contraire, au nom de l'égalité des individus, la Cour suprême annula une loi qui établissait un salaire minimum pour les femmes employées dans les hôpitaux. Enfin il y avait très peu de femmes dans le monde politique: ce ne fut qu'en 1931 qu'une femme accéda au Sénat (à la suite du décès de son mari dont elle était suppléante); à la Chambre des représentants on compta 14 femmes en 6 législatures, dont 7 veuves; il y eut deux gouverneuses d'États, qui toutes deux succédèrent à leur mari *impeached* (c'est-à-dire déchu de son mandat, sans doute pour corruption).

C'était l'Amérique du premier **tourisme** de masse, notamment en Floride, en Californie et dans les Rocheuses où l'on aménagea les grands parcs nationaux¹; les années 1920 furent également l'époque où les parcs urbains se multiplièrent et où l'on commença à mettre en valeur le patrimoine historique, dans l'Ouest (dont l'épopée n'était pas si lointaine) et aussi dans les régions des grandes batailles de l'Indépendance et de la guerre de sécession.

C'était l'Amérique du **sport**. Ce fut entre les deux guerres mondiales que le sport finit de devenir un phénomène de masse, avec notamment l'essor du football américain², du hockey (venu du Canada), du base-ball et, un peu moins populaires mais infiniment plus qu'en Europe à la même époque, du tennis, du golf, du ski. Ce fut dans les années 1920 que le sport pénétra dans les écoles, tandis que les municipalités et les États multipliaient les *playgrounds* (piscines, terrains de tennis, etc.); en 1932 les jeux Olympiques eurent lieu aux États-Unis (à Los Angeles pour ceux d'été et à Lake Placid pour ceux d'hiver). Mais ce fut dans les années 1920 aussi que le sport devint une industrie, un marché et un spectacle, dont les vedettes étaient plus connues que les hommes politiques et qui assurait une bonne partie des ventes des journaux. Avant d'être Tarzan au cinéma, Johnny Weismuller fut l'une des grandes stars de la natation. Le langage du sport commença à pénétrer tous les milieux, y compris celui de la politique (par exemple l'expression *fair play*).

Ce fut surtout la grande époque de la **boxe**. En juillet 1921, le "match du siècle" qui opposa Jack Dempsey à Georges Carpentier, et qui fut perdu par le Français, ouvrit l'ère des contrats babyloniens (300.000 \$ pour Dempsey, 200.000 pour Carpentier), des profits monstres (1,5 millions de dollars pour les organisateurs), de la médiatisation forcée (80.000 spectateurs, la plupart par le biais des radios, et une couverture de presse digne d'un événement international). Dempsey fut battu en 1927 par l'Américain Tunney, à l'issue de deux matchs qui

¹ Le Yellowstone est un précurseur qui date de 1872.

² Je rappelle qu'il s'agit d'une variante du rugby et que notre football s'appelle aux États-Unis le *soccer*.

rapportèrent 4,5 millions de dollars et auxquels les journaux consacèrent deux millions de mots. Les boxeurs passionnaient les écrivains (Hemingway notamment); rappelez-vous qu'à cette époque la mystique du corps était à la mode et faisait l'objet de toutes les manipulations (pensez notamment à Mussolini). Tunney, qui aimait la littérature et le jazz, eut la sagesse de raccrocher ses gants dès 1928 et devint une personnalité mondaine, entretint une correspondance avec George Bernard Shaw et donna même une conférence sur Shakespeare à l'université de Yale. Bien entendu, derrière cette vitrine, les réalités étaient plus nuancées: le milieu de la boxe était fort corrompu, les matchs souvent truqués, le racisme général; et puis le sort des boxeurs, issus des milieux les plus modestes, n'était pas des plus enviables: les carrières étaient brèves et se concluaient trop souvent par des accidents.

C'était l'Amérique de la **communication de masse**. Un Français de passage en restait pantois: « au bout de la principale artère [de Chicago], au-dessus de la rue, se dresse un énorme panneau de 30 ou 40 mètres sur lequel s'inscrivent d'énormes lettres de feu. Les lettres apparaissent à droite et fuient vers la gauche où elles disparaissent. Les réclames que vous lisez semblent ainsi être inscrites par une main de géant invisible. Elles défilent avec la rapidité d'une écriture ordinaire »¹.

À la **presse** moderne, qui remontait à la fin du XIXe siècle, et au **cinéma** qui remontait aux années 1900, vint s'ajouter la **radio** qui, en tant que médium commercial, naquit à Pittsburgh le 2 novembre 1920 (la première émission retransmit les résultats des élections présidentielles); dans les premières années il fallait des écouteurs pour la capter, puis elle prit, dans les foyers, la place qu'elle a longtemps conservée et dont on a du mal à percevoir aujourd'hui la révolution qu'elle a représentée: une voix dans le salon ou dans la cuisine, une voix nouvelle, étrangère à la famille, et si proche, si facile à faire parler ou à faire taire, si docile... Ce nouveau médium se popularisa à un rythme étonnant à partir de 1922: un tiers des foyers américains était déjà équipé d'un poste en 1929. Les premiers grands réseaux datent de 1926 (R.C.A., N.B.C.) et 1927 (C.B.S.). Tous les milieux étant touchés par cette folie; un bon témoignage en est le film *Radio Days* de Woody Allen, bien que l'action se situe dans les années 1940. La radio, qui permettait de capter des nouvelles, de la musique, des feuilletons, etc... venus de toute l'Amérique, apportait une ouverture inédite au monde, surtout dans les

¹ Christian Roulleau de la Roussière, *op. cit.* Dans la lettre précédente il est question d'un match de base-ball comptant pour le championnat des États-Unis, « qui bien entendu est communément appelé le championnat du monde. (...) À chaque fois qu'une balle [est] jouée, le résultat apparaît immédiatement sur un énorme tableau noir, à l'autre bout du court. (...) Dans certaines grandes villes, le match est reproduit électriquement. Vous allez au théâtre (ou en plein air, je ne me souviens plus) et point par point le match se reproduit devant vous. Vous connaissez lequel des joueurs lance la balle (...), les balles mauvaises apparaissent en rouge, les bonnes en blanc, les hommes qui dans le jeu ont à courir d'une base à une autre, sont suivis ainsi de bout en bout de la partie, les signaux électriques partant de la ville où se joue le match ».

campagnes, et contribua énormément à la mutation et à l'uniformisation des modes de vie. Les politiciens apprirent peu à peu à s'en servir — mais ce fut seulement avec Roosevelt que la radio devint véritablement aux États-Unis un instrument politique.

Grâce à la radio, qui consacrait un quart du temps de diffusion à la musique, et aussi au **gramophone** (2,25 millions d'appareils en 1919, 100 millions de disques produits en 1921) les années 1920 furent celles du **jazz** (le premier disque de jazz fut enregistré en 1917), du *blues* (en 1923, Bessie Smith vendit *Down Hearted Blues* à près de 800.000 exemplaires) et des *negro spirituals*: ce furent les premières musiques "noires" qui furent écoutées par des Blancs. Ce fut aussi l'époque du tango (avec Carlos Gardel), de la rumba, du *son* cubain: les premiers rythmes latins diffusés à échelle mondiale par l'intermédiaire des disques, généralement enregistrés aux États-Unis où les artistes argentins et cubains venaient faire des tournées, profitant des premières lignes aériennes régulières. Ce fut l'époque, plus généralement, des premières musiques populaires "industrielles": c'est des années 1920 que datent les premiers succès mondiaux, lancés en Amérique ou popularisés par leur reprise par un artiste américain, traduits dans les principales langues européennes et interprétés par des dizaines d'interprètes dans le monde entier: on peut citer *Just a gigolo*, une mélodie d'origine italienne et dont il existe également une version française. C'était aussi l'époque du charleston; celle de Georges Gerschwin (1898-1937), qui tenta d'introduire la richesse harmonique et rythmique du jazz dans la musique classique; celle de l'opérette (outre celles de Gerschwin, il faut citer la revue des *Ziegfeld Follies* née en 1907, avec par exemple *Showboat* [1927]). Les années 1920 correspondent aussi à une apogée des grands orchestres classiques, toujours pour les mêmes raisons (la radio et le disque).

Le **cinéma** était devenu une industrie, et même la quatrième activité industrielle du pays (avec des entreprises comme Paramount, Metro-Goldwyn-Mayer, Universal, United Artists): à la fin de la décennie il y avait 20.000 salles, qui accueillait 70 à 100 millions de spectateurs par semaine. Les salles ouvraient de 13 à 23 heures, les programmes changeaient deux ou trois fois par semaine. Le cinéma n'était pas encore un art, et surtout pas l'expression par excellence de la culture américaine au XXe siècle: c'était *a business, pure and simple* (selon l'arrêt de la Cour suprême, à la suite de la tempête suscitée par *Naissance d'une nation* de Griffith, sorti en 1915): une industrie du divertissement (mais une industrie qui savait atteindre à l'occasion une qualité exceptionnelle, tout comme l'industrie automobile ou la chimie). Des films comme *Intolérance* du même Griffith (sorti en 1916), qui ont aujourd'hui un statut de monuments historiques (en Europe tout au moins), n'avaient pas à l'époque le statut de films "sérieux" par opposition à d'autres films "de pur divertissement", et ils n'ont pas été tournés pour un public particulièrement cultivé; du reste, ils ont eu un grand succès!

Ce fut le premier âge d'or de **Hollywood**: les studios californiens produisirent 850 films en 1928 (contre 90 en France, 200 en Allemagne, 140 en U.R.S.S.); l'époque de Griffith donc (1875-1948), de Cecil B. de Mille (1881-1959 — la première version des *Dix commandements*: 1923; *Ben Hur*, de 1925) et d'Ernst Lubitsch (1892-1947). L'époque des premières stars aux cachets astronomiques (comme John Ford), parfois "importées" elles aussi comme la Suédoise Greta Garbo dont la carrière américaine commença en 1926; le pays et le monde entier pleurèrent Rudolph Valentino, mort à 31 ans en 1926 (*Le fils du cheik* date de 1921); ce fut aussi la grande époque de Buster Keaton (1895-1966), de Charlie Chaplin (1889-1977: *Le gosse* date de 1920; *La ruée vers l'or*, de 1925; *Les lumières de la ville*, de 1930), de Gloria Swanson, de Douglas Fairbanks (le premier *Zorro* date de 1920). Avec l'avènement du "parlant", lancé par la Warner en 1927 (avec *Le chanteur de jazz* d'Alan Crossland), le cinéma devint encore plus populaire. Quant au dessin animé, les premiers essais remontaient aux années 1900 (ils étaient dus notamment à Windsor Mc Cay¹); Walt Disney commença à produire en 1921, des courts métrages pour l'instant. Hollywood avait déjà bien entendu sa légende noire, complaisamment entretenue par la presse: corruption, drogue et alcool, assassinats de producteurs, parties fines, mœurs et morts suspectes des acteurs, figurants blessés lors de tournages — ce fut pour réagir contre cette mauvaise réputation qu'en 1929 la profession lança les *Academy Awards* (plus connu en France sous un sobriquet d'époque: les Oscars²).

La **presse** aussi évolua rapidement et profondément: alors qu'en 1914, 74% des sujets traités par les journaux avaient trait à la politique, aux affaires ou à la vie professionnelle, en 1922 déjà plus de la moitié, hors publicité, étaient consacrés à différentes formes de "distraction". La publicité, qui fournissait 64% des recettes de la presse, occupait les deux tiers de certaines revues! Ce fut en 1919 que le *New York Times* inventa la transmission de photographies par voie télégraphique, ce qui permit aux journaux d'illustrer toujours davantage leurs articles. Des années 1920 datent les premières études de marché, et aussi des slogans-choc passés en proverbes ("dites-le avec des fleurs").

Malgré un important mouvement de concentration, en 1930 il y avait 388 quotidiens du matin, 1.554 quotidiens du soir (sur l'ensemble, 150 titres environ étaient en langue étrangère); et 12.636 hebdomadaires en 1931. À New York les lecteurs avaient le choix entre 11 quotidiens (contre 19 en 1920). Mais il n'y avait aucun quotidien national (c'est toujours le cas); dans de nombreuses villes on ne trouvait qu'un seul quotidien local, de plus en plus dépolitisé pour ne choquer aucun lecteur, et les grands groupes, dont les journaux se ressemblaient beaucoup (voyez plus haut le texte de Sinclair Lewis), pesaient de plus en plus lourd: un Américain sur quatre achetait l'un des vingt-deux quotidiens ou des sept magazines de **William Randolph**

¹ Par ailleurs l'un des pères de la bande dessinée, avec *Little Nemo*.

² Parce que la statuette remise aux lauréats rappela son oncle Oscar à l'un des organisateurs.

Hearst, le *Citizen Kane* d'Orson Welles¹. Les journaux de Hearst combattaient la concurrence, qui le leur rendait bien, à coups de feuillets, de rubriques nouvelles; ils distribuaient des cadeaux, organisaient des bals populaires... et aussi des campagnes politiques détonantes, par exemple contre des politiciens locaux corrompus, contre les gangs ou contre le Ku Klux Klan (ce fut la presse qui précipita son déclin à la fin de la décennie: voyez plus bas). Ce fut en 1919 qu'apparut le premier **tabloïd**, le *Daily News* de New York: un quotidien de petit format, très illustré (de photos exclusivement), avec cadavres et jeunes filles peu frileuses à la une. Il tira à un million d'exemplaires en 1930. Hearst réagit en 1923 en lançant, toujours à New York, le *Daily Mirror*. La même année, il lança le magazine *Time*.

Ce fut dans l'ensemble une ère d'essor spectaculaire des médias... avec déjà tous les excès afférents à la médiatisation. À l'occasion de la mort de la princesse Diana, en septembre 1997, la revue *The Economist* rappelait les ennuis de Charles Lindbergh après sa triomphale traversée de l'Atlantique en 1927 — l'Amérique suivit son voyage heure par heure, grâce à la radio, et le surnomma "Lucky Lindy" ou "le fou volant"; il fut accueilli par 100.000 personnes en France, et eut droit à un triomphe à son retour aux États-Unis. Mais très vite les choses tournèrent mal...

« En un instant, sa vie fut transformée d'une manière qu'aucun individu n'avait expérimenté avant lui. Son intimité fut détruite. Des matrones à Saint Louis se battirent pour un épi de maïs qu'il avait mâché. Il ne pouvait pas encaisser un chèque ou envoyer ses chemises à la laverie: on ne les lui aurait jamais rendus. Linbergh fit la cour à sa future femme, Anne Morrow, dans le ciel — le seul endroit où ils pouvaient être seuls. Ils se marièrent en secret, quittant la cérémonie cachés à l'arrière de la voiture d'un ami; un compère sema la police tandis que le couple s'enfuyait pour leur lune de miel à bord d'un petit yacht. Découverts une semaine plus tard, ils furent importunés par un hydravion, un journaliste penché à la fenêtre.

Mais le pire moment (...) vint en 1932, lorsque le jeune fils de Lindbergh fut kidnappé² et assassiné. Lorsque le corps fut retrouvé, deux mois après, des vendeurs convergèrent sur le lieu de la trouvaille, proposant des hot-dogs et des cartes postales de la maison de Lindbergh. Pire, des photographes pénétrèrent dans la morgue, ouvrirent le cercueil et photographièrent le corps mutilé. Aucun journal ne publia ces photographies, mais elles se vendirent à cinq dollars pièce dans les rues de New Jersey. Les Lindbergh durent quitter les États-Unis après que des photographes eussent coupé la route de la voiture qui conduisait leur autre fils à l'école. Seule la campagne maladroite de Lindbergh contre l'engagement de l'Amérique dans la seconde guerre mondiale abîma suffisamment sa réputation³

¹ Le film date de 1941.

² L'épisode est à l'origine du verbe français "kidnapper", ce qui montre bien l'ampleur de la couverture médiatique de l'événement.

³ Lindbergh est parfois accusé d'avoir été "pro-nazi". Lors des années qu'il passa à Londres il s'avoua fasciné par les succès des dictatures en matière d'aviation; mais au moment de Pearl Harbour il offrit ses services au gouvernement américain, qui les refusa.

pour que le public cessât de s'intéresser à lui. Cette indifférence fut pour lui une libération »¹.

L'Amérique des années 1920 abritait aussi une fort dynamique vie intellectuelle (au sens institutionnel du terme), même si les intellectuels américains étaient infiniment moins influents et prestigieux que leurs homologues européens et surtout français: aux États-Unis, le savoir n'a jamais été un facteur de prestige. Ce fut l'époque des premières œuvres de Sinclair Lewis (*Babitt*, une charge contre la vulgarité, la vanité et le matérialisme de l'Américain moyen de l'époque, parut en 1922²) et de John Dos Passos (*U.S.A.*); le roman emblématique de la Prospérité, *Gatsby le magnifique* de Francis Scott Fitzgerald (1896-1940), date de 1925. Le Sud connut une brillante renaissance littéraire avec William Faulkner (1867-1962: *Sartoris*, 1929). En peinture, l'Amérique n'était pas encore à la pointe de la modernité: les troiles prenaient déjà le chemin des vastes demeures des collectionneurs de New York ou de Boston, mais les artistes d'avant-garde travaillaient encore à Montparnasse. Cependant la peinture américaine de l'époque est loin d'être inregardable: reprenez éventuellement le nom d'Edward Hopper (1882-1967); le fameux tableau *American Gothic* du peintre "régionaliste" Grant Wood (1891-1942), tant de fois reproduit, détourné et parodié, date de 1930. En architecture, la figure majeure des années 1920 était Frank Lloyd Wright (1869-1959).

Cette Amérique d'avant-garde (et des avant-gardes) était évidemment très minoritaire; d'ailleurs une partie des intellectuels américains d'avant-garde s'était installée en Europe et n'avait que peu d'influence, à l'époque, dans son propre pays. Une bonne partie de cette *lost generation* vivait plus ou moins régulièrement à Paris, dans ce même quartier de Montparnasse: Ernest Hemingway (1899-1961; *Le soleil se lève aussi*, 1926), le poète Ezra Pound (1885-1972),

¹ L'auteur de l'article fait remarquer qu'à l'époque, la médiatisation touchait « des gens (en fait, des hommes) qui avaient (...) conquis quelque chose, découvert quelque chose, écrit quelque chose, accompli quelque chose », tandis qu'aujourd'hui, « la demande de célébrités a étonnamment augmenté » et de ce fait les médias sont passés de l'âge des héros à l'âge des célébrités (définies comme « des personnes connues pour leur célébrité », « de grands noms » et non plus « de grands hommes »).

² Babbit parle: « J'ai quelque chose qui me pèse, dit-il. Je n'ai pas trop mal réussi tout ce qu'il était en mon devoir de faire. J'ai nourri ma famille, acheté une maison et une six cylindres, monté une bonne petite agence. Je n'ai aucun vice particulier, sauf celui de fumer beaucoup — et, à ce propos, je suis en train de supprimer ça. Je fréquente l'église, je joue assez au golf pour me maintenir en forme et je n'ai de relations qu'avec de braves et honnêtes gens. Et avec ça, je ne suis pas entièrement satisfait ».

N.B. En Occident, la célébrité de Lewis a mal résisté à l'épreuve du temps. En revanche, en Union soviétique il a été élevé au rang d'écrivain prolétarien américain (il faut dire que la concurrence était maigre). De ce fait, en traînant chez les bouquinistes des pays de l'ex-U.R.S.S. ou en farfouillant dans les bibliothèques constituées à l'époque soviétique, l'on peut trouver d'innombrables éditions de *Babitt* dans les idiomes les plus improbables. Personne ne les achète ni ne les lit plus évidemment; cela ne préjuge pas de la valeur du roman, que j'ignore — le malheur d'avoir été politiquement récupéré est advenu même à des gens très bien, injuste est parfois l'oubli méprisant qui recouvre aujourd'hui ces involontaires monuments d'une culture disparue,

Henry Miller (1891-1980: *Tropique du cancer* est publié à Paris en 1934) et leur protectrice Gertrude Stein, qui dès avant 1914 avait déjà mis les cubistes à la mode en Amérique.

3) ... et en noir.

Une autre Amérique, bien moins attirante, coexistait avec celle que je viens de décrire. Elle aussi était très médiatisée, parfois avec excès, aussi bien sur place que sur le vieux continent — dans l'Europe des années 1920, on trouvait déjà ce mélange de fascination pour la civilisation américaine, figure de l'avenir radieux, et d'attention morbide pour les aspects les moins reluisants de l'Amérique, qui est toujours aujourd'hui l'un des traits dominants de notre relation aux États-Unis: l'Amérique incarne aussi notre crainte du futur (et puis, c'est tellement consolant de se dire que la réussite américaine est loin d'être totale! Et de mettre l'Amérique, volontiers arrogante et donneuse de leçons, face à ses contradictions).

Tandis que les grandes métropoles s'abandonnaient aux délices de la modernité, les petites villes, les campagnes, l'Amérique profonde conservait intactes les traditions puritaines du temps des pionniers, les quartiers d'immigration récente en acclimataient d'autres tout aussi sévères en provenance de l'Europe rurale. Dans les années 1920, ce **puritanisme** s'exaspéra, au niveau du discours politique comme à celui de la législation; seul le respect des grands principes de la Constitution limita les effets de cette dérive.

On appliqua le plus sévèrement possible la **prohibition**, dont les gouvernants décidèrent qu'elle engloberait même le cidre et la bière; cinq États qui s'étaient refusés à interdire ces deux breuvages contondants furent rappelés à l'ordre, au grand scandale des défenseurs des pouvoirs locaux (il y eut aussi, à l'échelle des États, des essais pour interdire le tabac, par exemple dans le Kansas, en Indiana, dans le Nebraska). L'opinion était très divisée: si l'Amérique profonde était sans doute favorable au départ à la prohibition, dans les villes les immigrants latins et slaves n'avaient guère de tradition de condamnation morale de l'alcoolisme...

Bien le personnel manquât pour faire appliquer la loi, la répression fut sévère: au cours des années 1919-1923 il y eut deux millions d'arrestations pour fabrication ou vente d'alcool ou pour ivrognerie. Mais la répression ne parvint pas à empêcher la contrebande en provenance du Canada, la fabrication plus ou moins discrète d'alcools domestiques parfois des plus dangereux pour la santé (le *Jamaïcan Jake*, de l'alcool de bois, fit des centaines de victimes), ni la floraison d'un commerce clandestin (avec notamment des bars clandestins, les *speakeasies*, et aussi les fameux casinos flottants au large des eaux territoriales — ce fut aussi une époque bénie pour Saint Pierre et Miquelon, pour les Bermudes, pour les régions frontalières du Canada...). Les

résultats furent décevants même du point de vue des promoteurs de la loi Volstead: la prohibition n'eut aucun des effets positifs qu'on lui prêtait en matière de progrès de la moralité, et sans doute fort peu en matière de productivité des travailleurs. Au cours des procès le nombre de fausses déclarations et de parjures monta en flèche; le nombre de condamnations pour ivresse tripla entre 1920 et 1926! Boire était à la mode: les femmes, en particulier, s'y mirent, les lycéens aussi. La prohibition aggrava l'insécurité et alimenta les tensions politiques; dans ces conditions, dès 1922 une majorité d'Américains étaient en faveur de l'abrogation du XVIIIe amendement.

Par ailleurs, comme tout le monde n'avait quand même pas accès à l'alcool, ce fut le grand essor des *soft drinks*, du lait et des glaces. De la drogue aussi, quoique dans des proportions moindres: la marijuana ne fut interdite qu'en 1937.

Les activités liées à l'alcool, clandestines et risquées, et de ce fait génératrices d'énormes profits, tombèrent rapidement aux mains de bandes (*gangs*) très puissantes et très violentes. Les *bootleggers* (traficants d'alcool; littéralement, "ceux qui cachent [de l'alcool] dans leurs bottes") avaient pignon sur rue et payaient même des impôts sur leurs revenus... À la fin des années 1920 la sanglante guerre des gangs à Chicago, grande ville proche du Canada et nœud ferroviaire important au cœur des grandes plaines, où les mafias étaient implantées de longue date, passionnait les médias du monde entier¹: l'épisode le plus célèbre ne est le massacre de la Saint-Valentin, qui fit huit morts le 14 février 1929. La pègre locale s'était emparée du trafic de l'alcool dès 1920; la structure des gangs était de type ethnique (sur les 108 patrons de Chicago, 30% étaient des Italiens, 29% des Irlandais, 30% des Juifs, 12% des Noirs; aucun n'était un Américain de vieille souche). Ce fut cette année-là que le caïd John Torrio recruta à New York un certain **Al Capone**, un Américain d'origine italienne, ancien soldat en Europe, âgé de 23 ans mais déjà compromis dans deux meurtres. Installé 2222 South Wabash Avenue comme marchand de meubles d'occasion, l'"homme à la balafre" hérita des affaires de Torrio à son retrait des affaires en 1924; il se "diversifia" dans le jeu, les courses (de lévriers notamment: il fit construire un cynodrome), les dancings, les bordels, le racket. Il menait la belle vie, couvrant ses amis de cadeaux et dînant avec les politiciens locaux; il finit par être arrêté pour port d'une arme dissimulée, en 1929, emprisonné pour huit mois, puis il tomba pour fraude fiscale en 1931. Il sortit de prison en 1939 et mourut en 1947. Le mythe d'Al Capone gagna le cinéma dès 1932 avec le film de Howard Hawks, *Scarface*².

Autre aspect de cette crispation, les progrès du **fondamentalisme**. Il s'agit d'un courant religieux, très puissant dans le vieux sud et dans l'ouest (ce qu'on appelle parfois la *Bible belt*)

¹ Il nous en reste l'argot "buter", qui est un calque de l'anglais *to bump off*.

² La fortune cinématographique de la célèbre cavale de Bonnie & Clyde date aussi des années 1930.

mais aussi dans les grandes villes, qui prône une lecture littérale du texte de la Bible et refuse toute critique et toute exégèse du texte. Le fondamentalisme avait commencé à jouer un rôle politique avant 1900, dans la lignée du populisme et du progressisme, deux courants qui se proposaient entre autres de moraliser la société par la réforme des lois; le mot lui-même date des années 1900. Cette sensibilité était puissante parmi les baptistes et les dénominations du sud (une partie des baptistes du nord fit sécession sur ces problèmes et fonda de nouvelles dénominations, plus ouvertes à la modernité). Elle prit une influence grandissante après 1919, mais aussi une coloration nettement réactionnaire, anticommuniste, antiallemande (les Allemands étant censés avoir été les pères de l'exégèse).

L'un des **débats** les plus chauds portait **sur l'évolutionnisme**, que les fondamentalistes considéraient comme la menace la plus grave que le monde moderne faisait peser sur la religion — car si l'Histoire du monde et de l'humanité est celle d'un progrès constant, il n'y a plus de péché originel, donc plus de salut, et si la sélection naturelle est une réalité, Dieu n'est autre que le hasard. Enfin, comment admettre que l'homme est issu de l'animal? Ces dernières considérations étaient fortement teintées de racisme, car, comme le résumait à l'époque le sociologue français André Siegfried, « si le singe peut devenir homme, le nègre ne va-t-il pas prétendre qu'il peut devenir blanc? ». Il existait une Ligue contre l'Évolution, des Croisés américains de la Bible... Le conflit se focalisa sur l'éducation, un enjeu de plus en plus important dans l'Amérique des années 1920. Les fondamentalistes déposèrent toute une série de projets de lois pour interdire l'enseignement des théories de Darwin dans les écoles et les universités; de telles lois furent effectivement adoptées dans cinq États, dont le Mississippi et le Tennessee, où le texte adopté en mars 1925 prohibait « d'enseigner une théorie qui nie l'histoire de la création divine de l'homme comme elle est enseignée dans la Bible et d'enseigner à la place que l'homme descend d'un ordre animal inférieur ».

Un certain nombre d'organisations libérales réagirent, notamment l'*American Civil Liberties Union* (A.C.L.U.) qui décida de porter l'affaire devant les tribunaux afin d'alerter l'opinion. Un jeune professeur de Dayton (Tennessee), John Scopes, qui avait eu l'occasion de donner des cours de biologie comme remplaçant, accepta de se laisser accuser (par ses propres amis du journal local, en quête d'un coup médiatique, qui avaient averti l'A.C.L.U.) d'avoir enseigné l'"évolution" à ses classes. Ce fut le "**procès du singe**" (juillet 1925), un succès en termes de médiatisation (y compris en Europe): autant que du fondamentalisme américain c'est un épisode de la montée des médias modernes... Des dizaines de journalistes suivaient le procès, retransmis en direct à la radio; des milliers des touristes accoururent à Dayton, promue symbole de l'Amérique profonde stupide et retardataire — ce qui n'émut guère la population locale. La ville voisine essaya même d'organiser à son tour un procès, mais sans succès, les médias s'étant déjà focalisés sur Dayton. Les fondamentalistes locaux, peu au fait des pièges des médias, tombèrent dans le panneau, se livrant à toutes sortes d'excès et de balourdises à la

grande joie des journalistes. Une de leurs affiches demandait: « Serons-nous taxés [N.B. par le biais des impôts pour les écoles] pour damner nos enfants? ». Prédicateurs et illuminés de tout poil pullulaient dans les rues, moins cependant que les vendeurs de hot dogs, tandis que la qualité du *show* était assurée, des deux côtés, par des stars du barreau, qui s'insultèrent copieusement (le défenseur de la Bible était un ancien secrétaire d'État, trois fois candidat à la Maison Blanche).

Bref, il n'y eut guère de débat, mais beaucoup de cirque... Tout cela décrédibilisa le fondamentalisme au niveau national, mais ne n'affaiblit guère au niveau local. Scope fut condamné à 100 \$ d'amende, puis le jugement fut cassé en appel; cependant l'enseignement de l'"évolution" demeura interdit dans le Tennessee jusqu'en 1967.

Il y eut aussi toute une **crispation "nativiste"**, contre les étrangers. Le grand afflux d'immigrants s'était d'un coup pratiquement tari avec la guerre, mais il menaçait de reprendre dans des proportions d'autant plus importantes que l'Europe était ruinée et l'Amérique prospère: il y eut de nouveau 800.000 immigrants en 1921, dont 600.000 restèrent en Amérique... Or, à l'heure du progrès technique triomphant, les industriels avaient de moins en moins besoin de paysans européens sans qualification (d'autant que les Noirs faisaient très bien l'affaire); l'Amérique ne risquait-elle pas le surpeuplement? Les employeurs trouvaient les immigrants de moins en moins dociles, et avaient tendance à y voir, de plus en plus, "des Rouges" — cela dit, la psychose anticommuniste recula à la fin de la décennie à mesure que les bolcheviks faisaient moins parler d'eux hors des frontières de l'U.R.S.S.. À l'époque d'Al Capone, on accusait également les immigrants d'"importer" aux États-Unis des structures mafieuses originaires de l'Europe du sud, et l'ivrognerie slave et latine. Indice significatif de l'évolution des mentalités: alors qu'au XIXe siècle en de nombreux endroits les étrangers non naturalisés avaient le droit de vote aux élections locales, le dernier État à suivre cette procédure y renonça en 1925. Le souci d'éviter la corruption de la "race", la dégénérescence physique et morale de l'Amérique, aboutit au vote de **lois eugéniques** dans certains États¹ — elles permettaient notamment de stériliser les "dégénérés".

Il était plus simple de traiter le problème à la source. En 1921 et 1924, ce fut le vote de deux **lois des quotas** qui restreignaient drastiquement l'immigration, et qui furent votées par une partie des anciens progressistes. Premier essai à titre provisoire, **la loi de mai 1921** fixait pour trois ans le nombre des immigrants de chaque pays ou groupe ethnique européen acceptés

¹ À l'époque elles étaient considérées comme tout à fait progressistes (l'idée de régénération du peuple faisait toujours des ravages); de telles lois ont été votées également en Suisse et dans les pays scandinaves, où elles sont restées en vigueur durant tout le début de la période social-démocrate, jusqu'au début des années 1970 en Norvège.

chaque année à 3% du nombre de ressortissants de ce même pays ou groupe ethnique établis aux États-Unis en 1910 (c'était la date du dernier recensement dont les résultats étaient disponibles), ce qui limitait l'immigration à 375.000 personnes et avantageait l'Europe "nordique" sur l'Europe "alpine" (les Slaves et les Juifs) et à l'Europe "méditerranéenne" (les Italiens). **La loi de 1924**, votée à l'expiration de l'essai de 1921, ramenait les quotas à 2% et l'année de référence était désormais 1890, année où les Slaves, les Juifs et les Italiens étaient encore très peu nombreux à prendre le chemin du nouveau monde. Le contingent total était ramené à 150.000 personnes, mesure qui ne fut appliquée qu'en 1929; il y avait des exceptions (dans le cadre de ce qu'on appelle aujourd'hui en France le "regroupement familial"). L'immigration des Asiatiques (sauf les Philippins, ressortissants d'une colonie américaine) était totalement proscrite.

Après 1924, le thème de l'immigration cessa de faire l'objet d'une exploitation politique intensive. Malgré tout, dans les années 1920 il y eut encore 4,1 millions d'immigrants pour s'installer aux États-Unis, mais, effets pervers des quotas qui ne concernaient pas les Canadiens ni les Latino-Américains, 46% d'entre eux vinrent du continent américain, contre 5% avant 1917: le fut le début de l'immigration hispanique, qui se dirigea vers les villes de la côte est et les régions agricoles du sud des Rocheuses, du Texas et de Californie¹. Ce ne fut que dans les années 1930 que l'application stricte des lois des quotas, et surtout la crise économique, aboutirent à un ralentissement très sensible de l'immigration: il y eut 500.000 immigrants seulement en une décennie. En 1940, un Américain sur 11 était né à l'étranger, contre 1 sur 8 en 1920.

Autre signe de cette crispation xénophobe, le **Ku Klux Klan**, dont le Grand sorcier était un dentiste de Dallas, Hiram W. Evans, et dont le slogan était "Américain, Blanc, protestant", en vint à représenter une véritable force politique, au point qu'en 1924 les précandidats démocrates se refusèrent à le condamner. Il aurait eu un million et demi à deux millions de membres au début de la décennie, dont un tiers dans des villes de plus de 100.000 habitants, et seulement 16% dans le vieux Sud;. Dans l'Indiana, le Texas ou l'Alabama une partie du personnel politique lui était lié.

Il s'attaquait toujours d'abord aux Noirs (les lynchages continuèrent: il y en eut 30 en 1926): un dirigeant du K.K.K. expliquait que « tout instinct, tout intérêt, tout impératif de la conscience et de l'esprit public exigent que la suprématie blanche soit maintenue pour toujours », et que « le Nègre, qui charrie dans son sang le désir forcené du mélange des races, est plus dangereux qu'une bête sauvage déchaînée et [qu']il doit être et sera contrôlé ». Mais ils s'en

¹ Ils y rejoignirent les *Chicanos*, descendants des Mexicains annexés au XIXe siècle.

prenait aussi aux immigrés de fraîche date, notamment les catholiques¹ : le Klan accusait l'Église catholique d'être une association internationale incapable de patriotisme, gouvernée de façon tyrannique, et promotrice d'immoralité (la France n'était-elle pas un pays catholique? On évoquait aussi beaucoup les Borgia dans la presse du Klan). Des églises furent incendiées. Les Juifs, qui étaient un peu plus de 4 millions vers 1925, étaient une autre cible privilégiée du Klan — l'antisémitisme n'a jamais été aussi fort aux États-Unis qu'en Europe, en grande partie je crois du fait du rôle que l'Ancien Testament tient dans la religion protestante; mais il y avait des exceptions: Henry Ford, obsédé par un complot de la finance juive internationale pour mettre la main sur le monde chrétien, fit diffuser une traduction des *Protocoles des sages de Sion*². Le Klan défendait également la prohibition.

L'apogée de l'influence du Klan se situe vers 1925, année où il organisa une grande manifestation à Washington. Il déclina à la fin de la décennie à la suite de tensions internes et de scandales financiers et de mœurs, et aussi parce qu'une partie de l'Amérique se lança dans la lutte pour le faire reculer: j'ai évoqué plus haut le rôle de la grande presse et notamment du trust de Hearst, qui révéla les turpitudes du Grand Dragon. Le Klan vivota dans les années 1930 (Evans le quitta en 1939) et se dissolut en 1944³ — la xénophobie et l'intolérance raciale ne diminuèrent pas pour autant. Selon la formule d'André Kaspi, le K.K.K. est resté « le symbole d'une intolérance américaine, heureusement minoritaire, malheureusement récurrente ».

La société américaine des années 1920 était particulièrement dure aux **Noirs**, même si leur niveau de vie augmenta comme celui de tous les Américains. Le succès du jazz ne doit pas faire illusion (du reste ce succès était ambigu: il y avait des labels⁴ pour Noirs et des labels pour Blancs; les orchestres de certains clubs de jazz étaient formés de Blancs qui se noircissaient le visage et les mains au cirage, car il n'était pas question d'y laisser entrer des Noirs... La chanteuse Joséphine Baker, fatiguée de cette ambiance, finit par s'expatrier en France où elle fit une belle carrière de meneuse de revues, avec d'ailleurs des textes très "Y'a bon Banania"). Le **racisme** et la **ségrégation** étaient générales, tout autant dans le Nord que dans le Sud.

Les Noirs continuaient à émigrer du sud vers les villes industrielles du nord-est. Ils y étaient pourtant mal payés, et ils étaient les premiers renvoyés en cas de difficultés économiques; mais les lois des quotas leur offraient des opportunités d'emplois, et dans le sud le coton, touchée par des maladies et la concurrence des textiles artificiels, était en déclin. Ce mouvement

¹ 16% des Américains étaient catholiques, en majorité des immigrés récents.

² Sur cet ouvrage, voyez notamment le cours sur la Russie, chapitre 1.

³ Un troisième Klan, groupuscupaire, apparut à l'époque du McCarthysme et existe toujours.

⁴ C'est-à-dire des maisons de disques, ou, à l'intérieur d'une même maison, des collections destinées à différents publics.

toucha en tout 600.000 personnes; la population noire de New York et de Chicago doubla (cependant l'immense majorité de Noirs, 85% en 1920, vivaient encore au sud de la Pennsylvanie). Dans les villes du nord-est, les Noirs se regroupèrent dans des quartiers pauvres et dégradés (mais pas pour autant bon marché), en général, faute de voitures, dans les centres-villes en voie de désertion par leur population originelle pour les banlieues (les deux processus s'entretenaient mutuellement). Ce fut dans ces années que **Harlem**, ancien quartier chic en difficulté depuis les années 1900, finit de devenir un quartier noir, un "ghetto" se mit-on à dire.

Face à cette situation l'ancienne génération de défenseurs des Noirs, celle de W.E.B. Du Bois et de la N.A.A.C.P., apparaissait quelque peu dépassée, d'autant plus que ces intellectuels n'avaient guère d'audience dans les ghettos des grandes villes. Pourtant la N.A.A.C.P. joua un rôle important en payant des avocats ou en dénonçant lynchages et ségrégation; en revanche elle échoua dans tous ses efforts de lobbying au Congrès. En conséquence, une partie du mouvement noir se radicalisa.

Le Jamaïcain **Marcus Garvey** (1885 ou 1887 — 1940) avait fondé en 1914 à Kingston, et en 1916 à New York, un *Universal Negro¹ Improvement Association* et un journal, *Negro World*, qui eurent une large audience au début des années 1920: l'U.N.I.A. aurait compté jusqu'à un million de membres. Bien plus radical que DuBois, quelque peu prophète et surtout très démagogue, Garvey exaltait les révoltes noires, comme celle de Toussaint Louverture, et la supériorité de la "culture noire" sur la "culture blanche", quitte à tomber lui aussi dans le racisme; il n'avait aucune confiance dans les institutions démocratiques pour résoudre le problème noir et prônait une séparation complète des races. Il dota son association d'un drapeau, d'une milice en uniforme; il chercha même à développer une religion noire avec un Christ noir. Il relança l'utopie d'un retour à l'Afrique (peut-être en Éthiopie, Empire noir et seul État noir indépendant d'Afrique avec le Libéria); il se proclama Empereur d'Afrique en 1921, organisa une noblesse et se mit à distribuer des titres ronflants du style "Duc du Niger". Il fonda aussi une compagnie de navigation, la *Black Star Line*, pour organiser le grand retour. Avec tout cela, il toucha profondément le cœur des populations des ghettos des grandes villes. En revanche il n'exprimait aucune hostilité envers le capitalisme: au contraire il promouvait des entreprises noires — les siennes, notamment, qui faisaient de bonnes affaires grâce à une clientèle pauvre certes, mais enthousiaste. Mal gérées, les entreprises de Garvey firent faillite. Accusé de

¹ En américain ce mot n'est pas insultant: c'est l'emploi de *Nigger* qui marque le mépris. *Negro* est même ressenti comme plus neutre que *Black*, ce fut le terme utilisé par tous les défenseurs des Noirs des années 1920 jusqu'aux années 1960 (ce fut alors que les plus radicaux reprirent le mot *Black*, selon un phénomène bien connu selon lequel un groupe revendique l'usage, dans un sens positif, d'un mot au départ insultant — le même phénomène explique le passage d'"israélite" à "juif" en France après 1945). *Coloured* est le terme légal depuis l'émancipation; quant à *African American*, c'est du jargon *politically correct* des années 1970.

malversations en 1922 (à juste titre), il fut condamné à cinq ans de travaux forcés en 1925 et expulsé du territoire américain en 1927; il mourut à Londres (il était demeuré sujet britannique).

Ce fut également dans les années 1920 qu'une poignée de radicaux noirs commencèrent à adopter des prénoms musulmans: l'islam était censé être la religion africaine par excellence — ils oubliaient le rôle que les Arabes avaient joué dans la traite!

L'après-guerre vit également l'essor d'un mouvement culturel noir, centré sur New York et connu sous le nom de "**renaissance de Harlem**", ce quartier où se concentraient les intellectuels et les artistes noirs venus de tous les États-Unis et même des Antilles. Il y avait dans le New York de la prospérité tout une série de théâtres noirs, pour lesquels des écrivains écrivaient des pièces "noires" (c'est-à-dire sur des thèmes "noirs" et avec des acteurs exclusivement noirs); à l'occasion il pouvait s'agir de Blancs, comme Eugène O'Neill (*L'empereur Smith* fut représenté en 1920). Il y avait aussi des music-halls "noirs": ce fut dans l'un d'entre eux que Joséphine Baker fit ses débuts en 1923 dans la revue *Chocolate dandies*. En revanche, il fallut attendre 1929 pour le premier "grand" film tourné uniquement avec des acteurs noirs: *Hallelujah* de King Vidor. Ce mouvement reçut une grande publicité dans le monde entier, il représente la contribution des Noirs aux mythes des "vrombissantes années 1920". Des flots de touristes venaient constater que le temps de l'oncle Tom était fini, goûter la sensualité et les rythmes décrits dans *Le nouveau nègre* de Alain Locke (1925), ou dans *Nigger heaven* du romancier blanc Carl Van Vechten. On peut citer aussi, parmi les écrivains, les noms de James Weldon Johnson (*Autobiography of an ex-coloured man*, 1912 ou 1927 selon les sources) et du Jamaïcain Claude McCay, dont voici quelques vers de 1922:

Si nous devons mourir, que ce ne soit pas comme des pourceaux
Chassés et parqués dans quelque coin honteux
Tandis qu'autour de nous aboient les chiens affamés et sauvages
Qui se moquent de notre sort maudit
Ô amis de notre race! Nous devons faire face à l'ennemi commun
Bien qu'écrasés par le nombre, montrons-nous courageux
Et pour leurs milliers de coups rendons un coup mortel
Et si devant nous s'ouvre notre tombeau
En hommes nous ferons face à cette horde meurtrière et lâche
Le dos au mur, mourant mais combattant¹.

C) La vie politique.

¹ {Le texte anglais se trouve en annexe de ce chapitre, ainsi que d'autres exemples de la littérature noire américaine de l'époque: documents, pages 4 à 6}.

La démocratie américaine fonctionnait mal, elle était en désaccord avec ses propres principes, confisquée par les puissants, en proie à toutes les démagogies. **Mais elle ne tomba jamais entre les mains d'extrémistes**, en tout cas jamais dans son ensemble et de manière irréversible: ni entre celles de mouvements politiques extrémistes, ni entre celles du K.K.K., ni entre celles des mafias — bien qu'on pût avoir l'impression inverse à la lecture de la presse. Il demeura toujours des contre-pouvoirs, et surtout il demeurait des institutions, même si elles fonctionnaient à vide, et une foi profonde dans la démocratie, c'est-à-dire qu'il demeurait des potentialités démocratiques: lorsqu'à partir de 1932 un personnel politique de plus de valeur les investit, en quelques mois elles se remirent à fonctionner et la situation s'améliora spectaculairement du point de vue du respect des principes de la démocratie américaine.

La vie politique des années 1920 est particulièrement soporifique: les institutions fonctionnèrent régulièrement, il n'y eut pas d'alternance politique, il n'y eut pas non plus de grands débats. Depuis longtemps les deux grands partis n'étaient que des clientèles électorales sans projet idéologique précis; la prospérité n'encourageait pas les remises en causes idéologiques. En fait, tout le monde se fichait des résultats des élections, sauf quand elles amenaient au pouvoir des hommes vraiment trop corrompus. Les républicains, qui dominaient la vie politique américaine depuis 1896 (à l'exception des deux mandats de Wilson), remportèrent les trois élections présidentielles avec des avances confortables. Le personnel politique, dans l'ensemble, fut de qualité médiocre, renouant avec les "traditions" de la période 1865-1900 après les intermèdes Roosevelt et Wilson.

Warren **Harding** qui remporta la présidentielle de 1920 avec le slogan "*back to normalcy*", ne fut pas un grand président. Propriétaire d'un journal dans l'Ohio et proche des milieux d'affaires, caricature d'Américain moyen, il sut parfois bien s'entourer, par exemple en choisissant Herbert Hoover pour le secrétariat d'État au Commerce; mais une partie de son entourage, que l'on surnomma rapidement "le gang de l'Ohio", entretenait une atmosphère de corruption et de scandale (il y eut notamment une sombre affaire de gisements pétrolifères attribués par la Marine à des entreprises privées proches du pouvoir, à Teapot Dome dans le Wyoming). Harding fut pourtant un président populaire, d'autant qu'il avait le contact facile, jusqu'à sa mort brutale d'une crise cardiaque en août 1923, « à la suite de fêtes aussi discrètes qu'intimes » selon le manuel de Mélandri et Portes.

Son vice-président, Calvin **Coolidge**, lui succéda. Ancien gouverneur du Massachusetts rendu célèbre par la répression de la grève des policiers de Boston en 1919, qui lui avait valu sa place sur le ticket présidentiel, honnête et frugal, mais assez incompetent et fort paresseux, il

remporta sans difficulté l'élection de 1924 et jouit durant son mandat d'une immense popularité, due essentiellement à la prospérité économique du temps¹. Les élections de 1924 furent marquées par le succès relatif d'un troisième candidat, l'ancien progressiste (républicain) Robert La Follette, qui tenta de regrouper les mécontents en un "parti progressiste" (son programme prévoyait notamment la nationalisation des centrales hydro-électriques et l'abaissement des tarifs douaniers) et aboutit essentiellement à gâcher les dernières chances du candidat démocrate. Le taux d'abstention, supérieur à 40%, montrait que le débat n'avait guère passionné les Américains. Le problème essentiel de l'administration Coolidge fut le rétablissement de l'équilibre budgétaire, objectif qui fut atteint sans problèmes, prospérité et hausse des tarifs douaniers aidant. En revanche, à deux reprises en 1927 et en 1928, le président Coolidge opposa son veto à de premières tentatives de légiférer pour faire face à la crise de surproduction agricole: les représentants souhaitaient imposer une garantie des prix, l'achat des surplus par l'État; il était même prévu un plan de réduction des surfaces cultivées. De telles propositions montraient que certains étaient déjà conscients du caractère structurel de la crise agricole, et annonçaient le New Deal; mais le contexte idéologique des années 1920 ne leur était pas favorable.

Coolidge décida de ne pas se représenter en 1928: fatigue ou préscience de temps plus difficiles? Les républicains choisirent **Herbert Hoover** (1874-1964) pour lui succéder; c'était un homme de plus d'envergure que ses deux prédécesseurs, ce qui n'était guère difficile. D'origine sociale modeste, ancien ingénieur devenu millionnaire dans le secteur des mines, il avait été un bon administrateur durant la guerre, puis un bon secrétaire au Commerce de Harding et de Coolidge; il jouissait des faveurs des milieux d'affaires. En 1922 il avait publié un ouvrage intitulé *American individualism*, où il exprimait sa confiance en un « individualisme progressiste ». Les démocrates présentèrent un catholique hostile à la prohibition, le New-Yorkais Al Smith, bête noire des conservateurs: il perdit dans 40 États sur 48. Les progressistes ne présentèrent même pas de candidat. La campagne de 1928 fut aussi la première où les discours des candidats furent radiodiffusés.

D) L'Amérique et le monde dans les années 1920.

¹ En 1981, Ronald Reagan fit placer dans son bureau un portrait de Coolidge, en remplacement de celui de Thomas Jefferson que Jimmy Carter y avait fait accrocher. Reagan fut un président à peine moins paresseux que Coolidge, et cela ne choqua pas beaucoup non plus les Américains. Il fit ce pour quoi on le payait: ancien acteur, le "grand communicateur" rendit à l'Amérique sa foi en elle-même et incarna son redressement, comme Coolidge avait incarné la prospérité: il fut un président virtuel, un président absent, une image, mais les États-Unis avaient besoin d'une image en laquelle ils se reconnaissent; et au pays du libéralisme et des contre-pouvoirs, sauf en période de crise, un bon président est un président inexistant, un pur symbole.

En matière de politique extérieure, cette période a été l'une des plus isolationnistes de l'Histoire des États-Unis. Il ne faut cependant pas exagérer cet **isolationnisme**: du seul fait de leur puissance nouvelle les États-Unis se virent obligés à intervenir dans les affaires du monde — mais ils le firent en général à contrecœur et surtout dans le désordre et l'improvisation la plus totale. Les problèmes extérieurs laissaient l'Américain de base totalement glabre; les Présidents ne s'y intéressaient guère non plus. D'autre part l'Europe, à partir de 1924, sembla s'apaiser, en particulier le conflit franco-allemand et aussi, point sans doute moins essentiel pour les États-Unis des années 1920, la menace bolchevique: avec la N.E.P., la révolution russe paraissait s'être assagie (on se rendit mal compte à l'extérieur avant 1929 que la N.E.P. était en cours de remise en question), et après 1923 il n'y eut plus aucune tentative communiste de prise du pouvoir hors d'U.R.S.S.: les bolcheviks paraissaient bien absorbés par les luttes pour la succession de Lénine. En même temps, les Européens étaient retournés définitivement à leurs vieux démons politiques et diplomatiques: dans ces conditions, rien d'étonnant à ce que les États-Unis aient détourné leur attention du vieux monde — laissant s'accumuler frustrations et déséquilibres.

Paul Kennedy souligne le caractère profondément anormal de cette situation. Les trois puissances montantes avant 1914 étaient l'Allemagne, la Russie et les États-Unis. Les deux premières s'étaient effacées pour cause de défaite et de révolution; la troisième, qui en toute logique aurait dû exercer une domination sans partage, s'effaça volontairement de la scène diplomatique, laissant la place à deux puissances moyennes quelque peu fatiguées, la Grande-Bretagne et la France, dont les gesticulations occupèrent le devant de la scène durant toute la décennie. C'était de manière tout à fait artificielle que le monde semblait toujours avoir l'Europe pour centre — vu de la S.D.N. en tout cas: pour les Américains, il n'y avait évidemment rien de notable au-delà de leurs frontières.

L'armée de terre américaine fut réduite à 140.000 hommes. Les gouvernements républicains se désintéressèrent définitivement de la S.D.N., où les États-Unis n'avaient que des observateurs; en 1921-1922 ils signèrent des traités de paix séparés avec les vaincus. Toute la diplomatie américaine des années 1920 se fit hors du cadre de la S.D.N. et même contre elle, par exemple en Amérique Latine où les Américains firent tout pour torpiller les initiatives de ce club d'Européens (c'étaient toujours les effets de la doctrine Monroe). À la fin de la décennie Briand fit une tentative désespérée pour ramener l'Amérique sur la scène européenne: le secrétaire d'État daigna se déplacer pour parapher le **pacte Briand-Kellog** (1928), un document creux et déclamatoire dont les signataires, quinze au total, s'engageaient à « renoncer à la guerre comme

instrument de politique nationale dans leurs relations mutuelles », ce qui ne mangeait pas de pain.

En revanche, dans le domaine économique et financier les États-Unis ne pouvaient pas se passer d'exercer un rôle à l'échelle mondiale et en particulier vis-à-vis de l'Europe: même si leur économie était largement autosuffisante et peu dépendante des échanges avec l'extérieur, en 1930 ils fournissaient 35% des investissements internationaux! Et ils étaient les créanciers de l'Europe. Dans un premier temps, le gouvernement américain prétendit se désintéresser des problèmes de **réparations** (lui-même n'en avait pas réclamé), jusqu'à ce qu'il se convainquit que la prospérité des agriculteurs américains, acculés à exporter, dépendait du relèvement de l'Europe, pays vaincus compris, et qu'une campagne de propagande venue des milieux germano-américains émît l'opinion sur le sort de l'Allemagne. À partir de 1924, deux experts américains, Dawes et Young, jouèrent un rôle essentiel dans les négociations sur les réparations (il y eut un plan Dawes, en 1924, et un plan Young, en 1929).

Sur le problème des **dettes** des pays européens, que ceux-ci cherchèrent à renégocier dès les lendemains de la guerre, les gouvernements des États-Unis tentèrent d'abord de se draper dans "le caractère sacré des contrats"; mais ce comportement amène à poser la question de la nature exacte de l'"isolationnisme" américain. Washington exigeait le paiement intégral de leurs dettes par ses anciens alliés, attitude qui contrastait avec le repli politique et diplomatique des États-Unis. Ce n'était pas seulement par formalisme et par pingrerie qu'ils se comportaient ainsi. Ils se servaient de l'arme de la dette pour faire pression sur la Grande-Bretagne, et surtout sur la France dont la politique vis-à-vis de l'Allemagne ne leur plaisait guère (le paiement de ses dettes par la France était directement lié au paiement des réparations allemandes). Ils poursuivaient aussi un autre but, qui était de supplanter Londres comme première puissance financière du monde: l'annulation des dettes interalliées eût laissée intacte la suprématie financière de la Cité, tandis qu'en exigeant du Royaume-Uni le paiement de ses dettes l'Amérique appauvrissait la City. On a ici un indice de l'apparition d'un nouveau type d'impérialisme très différent des impérialismes européens du XIXe siècle, un impérialisme économique. Finalement, Washington dut accepter de négocier une "consolidation" des dettes britannique (en 1924) et française (en 1926). Leurs concessions ne concernaient que la durée des remboursements, non le montant du capital à rembourser. De toute façon, c'étaient des prêts consentis par des banques américaines qui permettaient aux Européens de payer leurs dettes aux États-Unis... L'Allemagne notamment, inondée de crédits américains, reçut au total nettement plus d'argent qu'elle n'en remboursa. Grâce à l'argent américain elle remboursait la France, qui elle-même se servait de ces réparations pour payer ses dettes envers les États-Unis.

Les États-Unis refusèrent de reconnaître le régime bolchevik en **Russie** puis en U.R.S.S., coupable qu'il était de nombreux manquements à l'ordre traditionnel des relations

entre nations, entre autres de ne pas avoir reconnu les dettes des tsars et d'avoir procédé à des nationalisations sans indemnisation. Mais les contacts n'étaient pas coupés: les milieux d'affaires américains multiplièrent les contacts pendant la période de la N.E.P. (voyez dans le cours sur la Russie, au chapitre 3, le parcours d'Armand Hammer, dont les relations avec la Russie commencèrent en 1920). Par ailleurs, à la suite de la famine de 1921 les Américains envoyèrent un aide "humanitaire" non négligeable à la population russe, des médecins et des ingénieurs se rendirent en Russie; enfin, une partie de la gauche américaine, notamment parmi les progressistes de La Follette, entretenait des liens avec les gouvernements russes puis soviétiques et multipliait les voyages en U.R.S.S. — une U.R.S.S. où la glaciation stalinienne ne s'était pas encore produite, où grâce à la N.E.P., la situation économique semblait en voie d'amélioration rapide, et qui par ailleurs n'était pas encore spécialement virulente à l'égard des États-Unis; au contraire, elle avait tendance à flatter l'Amérique anticolonialiste contre les vieilles puissances expansionnistes et agressives d'Europe occidentale.

Les **Caraïbes** et l'Amérique centrale étaient plus que jamais l'arrière-cour des États-Unis. La politique du "gros bâton" continua, avec cependant un peu plus de retenue qu'avant 1917 dans les interventions armées; petit à petit les *marines* quittèrent les pays qu'ils occupaient (Saint Domingue en 1924, Cuba en 1925), une fois la situation politique et financière stabilisée à leur goût. À la fin de la décennie le département d'État avait cessé d'évoquer officiellement le "corollaire Roosevelt"; mais à la conférence panaméricaine de La Havane, en 1928, le représentant de Washington refusa de renoncer explicitement au corollaire Roosevelt. Et les États-Unis intervenaient encore dans les Républiques bananières de l'isthme: au Salvador en 1921, au Honduras de 1923 à 1933 et au Nicaragua (évacué une première fois en 1923) de 1926 à 1933. Dans ce dernier pays l'occupation étatsunienne suscita à partir de 1927 le développement d'une guérilla nationaliste menée par Augusto César Sandino, et soutenue par le Mexique. La guérilla sandiniste fut la première insurrection antiyankee de l'Histoire en Amérique Latine; les révolutionnaires des années 1960 et 1970 s'en souvinrent. En revanche, au Mexique la situation échappait de plus en plus à l'oncle Sam: à l'anarchie révolutionnaire des années 1910 avaient succédé, entre deux guerres civiles, des gouvernements radicaux qui affichaient des velléités d'expropriation et de nationalisation des entreprises étrangères (notamment dans le secteur du pétrole). Le Mexique n'étant pas le Honduras, il fallut négocier.

Comme les banques étatsuniennes ne savaient trop que faire de leurs capitaux, les prêts et les investissements américains en **Amérique Latine** explosèrent, en dépit de toute prudence; il est vrai que les investissements dans des pays en voie de développement sont le plus souvent aussi rentables que risqués. On estime le total de ces mouvements de capitaux à plus de 2 milliards de dollars... En Colombie par exemple les investissements étatsuniens passèrent de 2 à

124 millions de dollars par an entre 1922 et 1929, entretenant une situation locale très malsaine (cette période est restée sur place sous le nom de "la danse des millions"). De ce fait, les pays d'Amérique du sud glissaient de plus en plus dans la sphère d'influence économique des États-Unis, ce qui n'était pas le cas avant-guerre: mais les Européens avaient dû rapatrier leurs capitaux durant la première guerre mondiale et ne purent reconstituer leur influence après-guerre (ainsi en Argentine des capitaux étatsuniens avaient racheté la plupart des compagnies de chemin de fer, aux mains de capitaux britanniques avant-guerre). De 1913 à 1927 la part des États-Unis dans les échanges extérieurs de l'Argentine passa de 9% à 15%, dans ceux du Brésil de 24% à 38%, dans ceux du Chili de 19% à 31%. Un tiers du commerce extérieur latino-américain se faisait avec les États-Unis en 1930, contre 16% seulement avec la Grande-Bretagne.

Enfin les États-Unis, en partie pour mieux tenir la S.D.N. à l'écart, jouaient les médiateurs dans les conflits locaux, par exemple dans le différend qui opposa le Chili au Pérou et à la Bolivie en 1929¹. Cela n'empêchait pas les relations d'être le plus souvent tendues: la yankeephobie faisait des progrès rapides au sud du Rio Grande. En particulier les **conférences panaméricaines**, qui commencèrent à se réunir régulièrement dans cette période (à Santiago en 1923, à La Havane en 1928), tournèrent très vite au forum antiétatsunien, condamnant régulièrement les interventions en Amérique centrale; du coup les États-Unis les boudaient — mais comme les Latino-Américains étaient très divisés et le projet panaméricain rien moins que précis, elles n'aboutirent pas à grand-chose.

Dans le **Pacifique**, océan pour eux très important, les États-Unis étaient assez actifs également; ils s'intéressaient essentiellement aux problèmes relatifs à la liberté des mers et à la marine (il y avait surplus de navires dans le monde, et notamment aux États-Unis, au lendemain de la guerre). À l'issue de la **conférence de Washington sur le désarmement naval** (février 1922), ils obtinrent un traité de limitation des armements navals qui leur donnait la parité avec la Grande-Bretagne (c'était une humiliation pour celle-ci), et un net avantage sur la France et sur le Japon, la puissance navale montante en Asie. Cependant l'avantage américain n'était pas décisif: grâce à son immense empire colonial la Grande-Bretagne avait plus de points d'appui sur les océans (les États-Unis étaient absents de l'océan Indien et de la Méditerranée); le Japon, qui n'avait qu'un seul océan où déployer sa flotte contre deux pour les États-Unis, gardait un avantage numérique dans le Pacifique septentrional. Deux autres traités, signés durant la conférence de Washington, garantissaient l'équilibre des puissances dans le Pacifique et l'indépendance de la Chine, c'est-à-dire la "porte ouverte". Le Japon dut même restituer ses "intérêts" et points d'appui dans le Shandong: c'était une victoire remportée contre le grignotage

¹ L'arbitrage américain aboutit à confirmer la domination du Chili sur le désert d'Atacama, autrefois bolivien et péruvien mais annexé par le Chili en 1884, moyennant la rétrocession au Pérou de la région de Tacna.

de la Chine par les puissances impérialistes. Dans ces conditions, les relations entre les États-Unis et la Chine furent des plus cordiales dans les années 1920¹.

¹ Voyez le cours sur la Chine, chapitre 1.